

Jean-Paul Damaggio

Le 22 janvier 2000 Vargas quitta Quito

Avril 2000



A Monsieur Carranza, le lecteur d'espagnol qui, à l'Ecole normale nous apprit une langue surtout antifranciste

Sommaire
Précisions, p.2

I – Introduction p.9

II - Regards

- A – Regards du Pérou
- B– Regards du Mexique
- C – Regards d'Espagne
- D– - Regards d'Italie
- E – Regards de France
- F – Regards d'Equateur

III - Documents

- A – Rencontre avec Antonio Vargas p.54
- B– Election de Jamil Mahuad p.57
- C – Le pouvoir des USA p.58
- D– La démocratie p.59
- E– La manipulation p.60
- F – Le combat des indiens serait-il sans avenir ? p.62
- G – La parole à trois écrivains p.65
 - a) Mario Vargas Llosa
 - b) Jorge Enrique Adoum
 - C) Luis Sepulveda

Epilogue

(sources, chronologie, carte)

Hors-texte : article sur Hurtado

«Bien que les habitants des USA ne soupçonnent même par notre existence nous continuons d'exister .» Simon Espinos Cordero

Précisions

Le vendredi 21 janvier 2000, Marie-France m'indiqua, vers 22 heures du soir qu'elle avait appris par la radio l'existence d'un coup d'Etat en Equateur. J'ai aussitôt allumé l'ordinateur pour en apprendre davantage et, première surprise, il s'agissait d'un coup d'Etat de gauche qui venait de prendre la direction des affaires du pays.

Le lendemain, nous avons une réunion des Alternatifs à Auch et en fin de réunion j'informais mes amis de la situation en précisant que les Etats Unis ne pouvaient accepter un tel état de fait.

Je ne pouvais mieux dire : le lendemain, les dernières nouvelles m'indiquaient que les Indiens venaient de quitter Quito après avoir été bernés.

Ma sensibilité à l'actualité de ce petit pays remontait à un travail réalisé pour le journal **Point Gauche !** que vous trouverez en conclusion de cette étude : un article au sujet d'un député assassiné.

Pour comprendre comment les révoltés de Quito avaient pu être trompés, je me suis mis à lire, sur Internet, la presse latino-américaine et trois jours après, pour quelques amis, j'ai écrit un premier texte que j'ai inclus dans l'introduction de cette brochure.

Puis je n'ai pas voulu en rester là et j'ai eu l'idée de ce nouvel élément des **Poches de Point Gauche** basé sur la confrontation des informations.

Pour donner un peu d'épaisseur à l'actualité j'ai eu envie d'ajouter ces deux dernières précisions : la première sur les Indiens et la deuxième sur les femmes.

Chronologie abrégée

4-10 Juin 1990 : Soulèvement indigène.

Mai 1992 Nouveau soulèvement victorieux. 4000 Indigènes occupent Quito.

5 Juillet 92 : Le conservateur modéré Sixto Duran Ballen, chef du parti de l'unité républicaine remporte le second tour de la présidentielle. Il succède à Rodrigo Borja.

26 Janvier 1995 : début de la guerre avec le Pérou.

13 Février : Le Pérou décide unilatéralement le cessez-le-feu.

17 Février 1995 : Accord de paix entre Pérou et Equateur.

7 Juillet 1996 : Le populiste Abdalà Bucaram est élu.

4 Janvier 1997 : Grève générale.

6 Février 1997 : Destitution de Bucaram . Présidence de Fabian Alarcon.

15 Août 1997 : Grève générale pour une nouvelle Constitution.

12 Juillet 1998 : Le démocrate chrétien Jamil Mahuad remporte de justesse l'élection sur un candidat soutenu par Bucaram.

26 Octobre 1998 : L'accord frontalier est signé entre Pérou et Equateur.

10 Mars 1999 : Grève générale.

Juillet 1999 : Nouvelle grève générale.

1er Octobre : L'Equateur ne peut plus payer la dette et se déclare en état de faillite.

6 Janvier 2000 : Manifestations. Le Front patriotique demande la démission du chef de l'Etat.

9 Janvier 2000 : Mahuad décide de la dollarisation.

17 Janvier : début de l'occupation de Quito par les indigènes.

21 Janvier : Mahuad est destitué.

22 Janvier : Par un tour de passe-passe, Noboa son suppléant devient président. pour appliquer la politique de celui qui a été destitué.

Le 15 janvier 2003, Lucio Gutiérrez l'un des ancien colonel impliqué dans l'action de janvier 2000, devint, à l'aide de la Conaie mais aussi des partis centristes, président de l'Équateur. Il prend comme ministre l'Indienne Nica Pacari. Mais très vite il s'allie sur les désirs de Washington.

Il est destitué en 2005, remplacé par son vice-président Alfredo Palacio.

Lors des élections générales de 2006, Rafael Correa, économiste de gauche, est élu, il mène un projet de nouvelle constitution qui est approuvé par referendum en 2008 ce qui provoque des nouvelles élections générales.

Il est réélu en 2009.

Le 30 septembre 2010, une crise politique entraine une mutinerie de la police. Le président Rafael Correa est mis en danger, mais les militaires rétablissent la situation.

Que sont devenus les acteurs qu'on va croiser ?

Nina Pacari :

Après la fin de sa participation au gouvernement et de son mandat de parlementaire en 2003, Nina Pacari devient membre du Forum permanent pour les peuples autochtones des Nations Unies (de janvier 2005 à décembre 2007), enseigne le droit pénal et le droit indigène à l'université d'Ambato. Elle est également membre du conseil politique de la fédération indigène ECUARUNARI depuis 2004 et juge à la Cour constitutionnelle d'Équateur.

Antonio Vargas

Il sera candidat aux présidentielles de 2003 mais son score minable va l'orienter vers les évangélistes. Ce courant religieux fait tout pour intervenir en politique.

Miguel Lluco

Fondateur en 1995 de Packacutik, l'organisation politique des Indiens, il en est exclu en 2009 pour entente avec le parti du président Rafael Correa. Ce parti va avoir des difficultés avec les Indiens quand il décide de développer les mines.



Sur les Indiens :

Dans la foulée de mes recherches j'ai pu accéder au livre de Jorge Enrique Adoum sur la poésie équatorienne du XX^{ème} siècle. J'en retiens une information : le 15 novembre 1922 1500 grévistes furent tués par l'armée à Guayaquil ; et un poème.

Poème sans larmes

Aujourd'hui on a tué Juan le Huasicama,
On l'a frappé à mort en plein jour,
On l'a tué parce qu'il était indien,
Parce qu'il travaillait comme quatre
Sans jamais assouvir sa faim,
Parce qu'avec les bœufs
Il traînait la charrue,
Parce qu'il dormait à même le sol,
Sa malchance pour couverture,
Parce qu'il aimait la terre
Comme l'aiment les arbres
On l'a tué parce qu'il était bon,
Parce qu'il était une bête de somme.
Il est resté
Ensanglanté des pieds jusqu'à l'âme,
Il est resté à plat ventre
Pour que les blés ne voient pas
Son visage fracassé,
Il est resté comme l'herbe
Après le passage des chevaux,
Et personne ne dit mot ;
On l'a tué et personne n'a rien vu,
Et cela n'intéresse personne.
Le vent a persisté dans son errance,
Les oiseaux, comme d'habitude, ont repris leur vol,
Le pàramo solitaire est resté impassible.
Rien de plus,
Le patron l'a tué.
Comme ça. Parce que.
Euler Granda (né en 1935)

Notes :

Huasicama : (du quechua huasi, maison, et cama, du dérivé verbal camana, qui peut recevoir des ordres) : indien qui garde la maison de l'hacienda et qui est chargé de certains travaux agricoles.

Pàramo : terre d'altitude quasi désertique

Sur les femmes :

Les merveilles d'Internet me permirent de croiser **Rita Merino Utreras** qui propose dans un article, une étude sur la situation des femmes en Equateur. Elle y définit le machisme, classique en Amérique latine, non plus comme le mépris des hommes envers les femmes, mais comme le mépris des puissants envers les faibles, y compris si les puissants en question sont des femmes. Loin d'une question de sexes elle en fait une question d'organisation sociale : elle dénonce ainsi la hiérarchisation du monde.

Elle considère qu'avec la prééminence actuelle d'un seul empire, la condition des luttes féminines change du tout au tout. Ceux ou celles qui sont pris(es) dans le réseau des gens de pouvoir appartiennent plus que jamais aux autorités. La marge d'indépendance devient minime. En conséquence les victimes doivent s'unir plus clairement contre le système social. Les luttes pour les droits de la femme deviennent en conséquence la lutte pour les droits de l'homme en général, avec l'enfant y compris. Il ne s'agit pas de disputer aux hommes les privilèges qu'ils possèdent car c'est entrer dans le système qui détruit les faibles. Ensemble changeons le dit système. Les femmes qui réussissent dans le système actuel peuvent devenir plus « machistes » que les hommes eux-mêmes !

Le système représente le mal un système qui donne comme modèle féminin Lady Di, l'image diffusée par le pouvoir pour se présenter comme but à atteindre.

« Je pense qu'il ne suffit pas qu'un bon pourcentage de femmes accèdent aux responsabilités, parce qu'on pourrait aller jusqu'à 99% des postes de responsabilités entre les mains des femmes et ne pas avancer d'un brin sur le chemin de l'humanisation de la société, si les femmes se moulent dans le rôle actuel des êtres de pouvoir, si elles acceptent les moyens d'agression actuels... »

Il me faudrait développer l'argumentation de cette femme mais je souhaite conclure et je vais le faire en revenant aux événements au centre de cette étude.

Une photo a fait le tour du monde pour les symboliser. Celle de cette couverture. Dans un premier temps, sur les divers journaux, où je l'ai retrouvée je n'ai pas pu prêter une attention précise à son contenu. En tout petit, on y voyait une foule débordant les militaires pour entrer au Palais législatif. Plus tard, j'ai découvert que les deux insurgées qui passèrent le barrage des soldats étaient deux femmes dont l'une tenait un balai. Deux femmes avec leurs chapeaux qui se mêlaient parfaitement aux hommes, deux femmes qui semblaient porter sur elles toute la détermination du mouvement des Indiens. Elles me paraissaient bien symboliser toutes les autres, croisées dans mes lectures de la presse.

Pour elles, voici ce poème d'Ana Maria Iza né en 1939.

Invasion

En parfaite escadrilles de beauté
les oiseaux envahissent le soir de leurs ailes.
La ceinture du vent
se tord
dans les bras robustes des arbres
et les feuilles soupirent faiblement
sous les baisers qui bruissent dans les branches.
C'est samedi.
Rien ne me manque pour me sentir libre
dans un monde d'esclaves.

Introduction

Par quel chemin, en arriver, à se consacrer, un temps, à l'Equateur quand on vit à des milliers de kilomètres du lieu ?

A cause d'un article du ***Monde Diplomatique*** de 1994 ?

A cause d'une passion pour les Indiens du monde ?

A cause d'amitiés péruviennes ici et ailleurs ?

Bien des rencontres alimentèrent ce que l'actualité transforma en cette évidence : je me devais de réagir à l'arrivée d'un Indien à la tête de son pays.

Ma méconnaissance de l'Indien en question et de son pays poussèrent mon étude vers cet objectif plus précis : déterminer notre liberté d'information en comparant vingt journaux du monde qui traitèrent de l'arrivée au pouvoir à Quito, le 21 janvier 2000, d'un triumvirat atypique en Amérique latine un militaire, un juge et un Indien. Travail devenu possible grâce à la consultation sur Internet de la dite presse.

Pour point de départ, j'ai pris ce que je connaissais le mieux en Amérique latine, à savoir la presse péruvienne et la presse mexicaine qu'il m'est arrivé de confronter avec le pays même, au cours de voyages. J'ai privilégié la presse de gauche ou de centre-gauche pour mieux croiser Antonio Vargas que la presse de droite ignorerait. A partir de ce repère - l'Indien président d'un jour - j'ai vu surgir toute la réalité sociale du pays dont je suivais depuis quelques années les évolutions.

J'espère que ce voyage dans la presse vous permettra de regarder d'un oeil nouveau le combat courageux de ***la Conaie*** (Confédération Nationale des Indigènes d'Equateur) que dirige Vargas.

Auparavant, j'avais écrit, dans la foulée du 21 janvier, un texte assez difficile à lire mais que je place en complément de cette introduction. En conclusion j'ai repris un article sur un député assassiné, Jaime Hurtado publié en Juin 1999.

Bonne lecture et à bientôt.

Bonne lecture, en commençant peut-être par la carte et la brève chronologie pour éviter de trop se perdre.

Angeville 12-02-2000

Pour une humaine humanité

Là où le Panama se porte couramment.
Là où la Montagne s'étire entre océan et vierge forêt.
Là où les Chemins secrets se nomment **vencuetos**.
Là où les Volcans s'activent fréquemment.
Là où Jaime Hurtado tomba sous les balles des sicaires.
Là où les chefs des sicaires aspirent à l'impunité.
Là où les habitants sont shuar ou achuar.
Là où le poncho se porte couramment.
Là où les Indiens sont devenus Indiens du monde.
Là où leur philosophie est **l'arco iris del Pachakutik**.
Là où les Indiens ne veulent plus se vendre pour des caramels.
Là où les chemins secrets rendent l'impossible possible.
Là où Antonio Sucre s'attribua un pays.
Là où les Indiens peuvent chasser un Président.
Là où le quechua se parle couramment.
Là où Jorge Icaza écrivit **l'homme de Quito**
Là où Quito est capitale d'avant l'âge des capitales.
Là où 10.000 Indiens décidèrent d'envahir leur capitale.
Là où le 21 janvier ils crièrent :
" Quelle émotion, quelle émotion, enfin s'achève la corruption "
Là où Antonio Vargas parla de révolution spirituelle donc humaine.
Là où les Indiens se donnèrent pour figure Antonio Vargas.
Là où les voleurs s'activent couramment.
Là où les USA volent Manta pour leurs avions militaires.
Là où le Parlement s'est réuni dans une banque pour sauver son pouvoir.
Là où le Président veut dollariser toute l'économie.
Là où l'Ambassadeur des USA bégaya devant la peinture qu'il inaugurerait.
Là où Guayasamin peignit l'œuvre qui fit bégayer le représentant des USA.
Là où le 21 janvier les militaires étasuniens tapèrent du poing sur la table.
Là où la prière se pratique couramment.
Là où l'Evêque a dit: " pas de révolution, pas de révolution ".
Là où pourtant un colonel a répondu " le pouvoir au peuple, le pouvoir au peuple ".
Là où Lucio Gutiérrez s'arrêta à un feu rouge dans la ville de Quito
Là où trois voitures bloquèrent le naïf Lucio le 22 janvier au petit matin.
Là où la femme du colonel a perdu sa trace quand Judas vola au secours des banques.
Là où le traître s'appelle Général Mendoza comme ailleurs il prit le nom de Pinochet.
Là où les luttes se vivent couramment.
Là où la dignité passe par le bilinguisme.
Là où le fils de Hurtado et son avocat se prénomment Lenin.
Là où Villavicencio peut dénoncer les injustices des Texxaco and co.
Là où la brièveté d'un soulèvement n'en élimine pas l'immense beauté.
Là où 10.000 rebelles durent se rendre aussi invisibles que Garabombo
pour en une nuit disparaître de Quito afin d'aller résister
au sein de leurs communautés.
Là où le Panama se porte couramment, Sans qu'on soit au Panama.
Angeville le 26-01-2000

A - Regards péruviens : Quito — Lima

Hebdo *Caretas* :

« Le vendredi 21 à 9h 30 du matin, l'opérette fut jouée. »

1 - A Quito, par dizaines, ils grimpèrent sur des camions d'infortune. Un témoin les voit et l'écrit dans *Caretas*. C'était un Samedi **parque Et Arbolito**. Parfois le camion s'appelait « Grâce à Dieu ». Et le témoin s'interroge sur le bel ordre de cette déroute. Un jour avant, ils avaient grimpés nombreux, et hardiment, à la tribune du Palais législatif. Le témoin en compte de 5 à 8000 qui disparaissent en un clin d'oeil du **parque El Arbolito**. Et Vargas quitta Quito.

2 - A Lima, par dizaines, ils s'assemblèrent devant les kiosques. Pour scruter sagement, les couvertures des journaux. Sur celle de *Caretas*, ils lisent **Ecuador**, en grosses lettres jaunes. Pour illustration, la photo d'un militaire qui semble à terre. La Une sur le chaos du petit pays voisin se complète de ce sous-tire : **Leonor La Rosa dénonce une extorsion du gouvernement**. Nous étions peut-être au Cusco.

3 - Témoin au nom italien, pour un hebdo péruvien, Zileri et son photographe débarquèrent à Quito le samedi 22 janvier. Pour vérifier la victoire de la Constitution. Les manifestants Indiens prenaient tout d'un coup de l'intérêt. Un président étant chassé, il fallait se déplacer. Le Vendredi à 10h 40 Vargas fut président pour un jour seulement. Avec deux autres Equatoriens, ils créèrent la Junte de Sauvegarde Nationale (ou de Salut national).

4 - De Lima à Quito l'histoire se répète souvent. Le témoin peut chercher *tamales, chicha, chifa*. Mais Zilen préfère, seulement écouter, le *passillo* de la radio du taxi. Ce Liménien aurait pu se croire dans sa lointaine Cajamarca. Pourquoi l'Equateur installa sa capitale dans la Sierra ? L'économique préfère la côte et donc, Guayaquil.

5 - De Lima à Quito l'histoire s'inverse souvent. Sur la rétine de Péruviens se lit le mépris que des Equatoriens leur rendent bien. Alors aussitôt chacun s'interroge ici ou là : la fin du président de l'Equateur annonce-t-elle la fin de celui du Pérou ? Ou le renforce-t-elle ? *Caretas* combat Fujimon pour atteinte à la Constitution, donc applaudit Noboa élu suivant les règles de la loi.

6 - Le concurrent de Fujimori est maire de Lima comme Jamil Mahual fut maire de Quito! Puis Noboa de Guayaquil fut élu président dans la Banque Centrale où le Congrès, quittant Quito, se réfugia pour se sauver. Sur la belle côte, là où l'économique aime tant prospérer. Mais laissons à présent le lien Quito-Lima pour lire encore *Caretas*.

7 - Le témoin, deux fois content voit Mahuad détrôné puis la légalité sauvée ! Les Indiens très bernés, disparurent sans hésiter. Le bon Marco Zileri suivit ceux d'Otavalo. Les délégués de quelques communautés, à San Roque se réunissaient. Carmelina Yamberla, dirigeante de l'assemblée, refusant de donner son âge, se fit traiter de coquette. Marco n'en fit pas la conquête. D'autant qu'autour de lui tous parlaient quechua : Antonio Vargas enseigne le quechua.

8 - Zileri et son photographe du nom de ... Vargas choisirent donc Otavalo pour croiser les Indiens. Pour mieux évoquer l'exceptionnelle richesse indienne ! Vargas venant de Mâncora, station très touristique côté péruvien, retrouva à Otavalo un autre lieu plutôt pour riches. La tradition commerciale de cette belle cité appartient à une tradition plus ancienne que les Incas. Ce lieu proche de la Colombie, se rapproche du Cusco avec sa bourgeoisie, ses artisans, ses intellectuels.

9 - Quand Jamil Mahuad partit, il s'expliqua à la télé. Parlant de « *cantiflada* » pour désigner les uns, il accusa l'Armée de l'avoir saboté. Avec Fujimori il signa, une paix fixant frontière, entre Pérou et Equateur. Fujimori aimait Mahuad comme il aimera Noboa. Noboa de l'Opus Dei connaît sans doute Cipriani de l'Opus Dei. Mais qui a fait de Noboa un membre de l'Opus Dei ? Le saurons- nous ? Pas le gentil **Caretas**, bien trop poli pour ça !

10 - Pour la prise d'otage, à Lima, dans l'Ambassade du Japon, Cipriani fut médiateur. Le 22 avril 97 l'Indien Néstor Cerpa téléphona à Sepúlveda avant de perdre sa vie. Presque deux ans après, Cipriani au nom italien, ayant bien mérité de la Patrie, fut nommé Archevêque de Lima. Après que j'ai conté la fin tragique de Néstor Cerpa Cartolini, voici donc la vie surprenante d'Antonio Vargas.

11 - Vérifiez avec moi que le *vieux qui lisait des romans d'amour* est un Indien shuar équatorien et non pas brésilien ; que Sepúlveda le présente comme l'héritier d'un rêve amazonique qui naît au Pérou puis passe par l'Equateur avant de s'éterniser au Brésil. Dans la prise de Quito les Shuars sont là aussi aux côtés des Otavalos car dans ce pays, les Indiens finirent par s'unir. Antonio Vargas dirige ce mouvement global : La CONAIE.

12 - Tous deux, Noboa et Cipriani, rejoignirent leur capitale pour faire trembler le pouvoir. D'un côté, la vraie capitale est sur la côte, tandis que de l'autre elle est sur les hauteurs. Economiquement, Lima est à Guayaquil ce qu'historiquement Cusco est à Quito. La preuve d'une inversion d'histoire. Si bien que Cerpa n'entra qu'à douze, dans l'Ambassade du Japon, tandis que Vargas entra par centaines dans le Palais législatif. Si bien que Cerpa laissa sa peau dans un cimetière de Lima tandis que Vargas la rapporta intacte dans sa communauté Après avoir été le président d'un jour

13 - Tous deux, Vargas et Cerpa, furent battus par l'arme chirurgicale des USA. Pour le premier, les satellites surveillaient ses faits et gestes dans Quito. Pour le deuxième, les satellites surveillaient ses faits et gestes dans Lima. Dans les deux cas les USA s'en sortent avec les mains très propres, d'autant que la presse de partout oublie souvent de mentionner leurs pouvoirs presque sacrés. Caretas rappellera, cette banderole indienne : « Nous ne voulons pas devenir une bien belle étoile de plus, de l'immense drapeau yankee. »

14 - Dans sa partie «folklorique», **Caretas** rappelle aussi une triple coïncidence. Quand, dans *le parque El Arbolito*, tous les Indiens et leurs chamans, en appelèrent au « Grand esprit », le ciel se transforma très étrangement : éclipse totale de lune et arrivée d'un C-141 de la Wells Fargo. Par un convoi militaire, le chargement de l'avion fut transporté dans les bureaux d'une banque de Quito. Dollarisation avait décidé Mahuad et dollars apportaient l'avion Dollarisation a répété Noboa. 100 millions de dollars dans les caisses des pouvoirs. Mais pas d'informations sur la base de Manta ! Qui en donnera ?

15 - A parler des militaires, Zilen préféra évoquer Moncayo. Ils sont deux Moncayo : celui de Guayaquil, député au Congrès, pour un parti de gauche, et son frère à Quito militaire, toujours actif, complice des colonels insurgés. Des colonels insurgés, s'allièrent en 68, à un général de Lima, pour que le peuple vive mieux. Les militaires réactionnaires étaient membres de la Manne. Noboa nomma au poste de la Défense un ami amiral. Et son vieux complice Heinz Moller devint ministre des affaires étrangères.



Jaime Hurtado

Quito-Lima **Le quotidien La República :** **Mahuad aurait voulu faire un fujimorazo**

1 - A Piura-Pérou, par dizaines, des citoyens stationnèrent devant les kiosques des journaux, installés dans bien des rues. Région proche de l'Equateur les habitants voulaient savoir si la guerre reviendrait. Et La **República** titrera sur l'Equateur : Un triumvirat prend le pouvoir (dit l'édition du 22). Noboa est le nouveau président, dit celle du 23. Mahuad préparait un coup à la Fujimori dit celle du 24. Et la parole est donnée à Antonio Vargas.

2 - Le lundi 24, dans La **República**. Vargas déclara, à Eduardo Febbro qui est à Paris : « *Après la trahison de la cause du peuple par les généraux, on peut pronostiquer un chaos dans le pays.* » Il ajouta : « *Notre moyen de pression, bloquer les routes, n'est pas plus illégitime que le vol systématique des richesses du pays.* » (plusieurs banquiers se sont réfugiés à Miami).

3 - Et les militaires ? Pour Vargas, des secteurs patriotiques de l'armée ont pensé, que face à la misère, il était juste d'aider les courageux Indigènes. Le mouvement dirigé par Vargas s'appelle Confédération Nationale des Indigènes d'Equateur. Le pacifiste indien s'allia avec des colonels. « *Nous finirons par démontrer au monde que le peuple peut arriver au pouvoir sans le bulletin de vote et sans violence, grâce à la seule volonté de l'expression de son pouvoir exprimé dans les rues du pays.* »

4 — La **República** informe par des dépêches d'Agence sans trop se prononcer. Le Samedi le journal annonce le nom de Silvia Rojas comme envoyée spéciale. Elle dut prendre l'avion avec Marco Zileri pour en deux heures rejoindre Quito. Pas d'apport original à moins que le journal ait jugé plus sage de donner des informations consensuelles.

5 — Et les USA ? La **República**, en donnant côte à côte le communiqué du Département d'Etat et celui de l'Organisation des Etats Américains a peut-être voulu amuser les lecteurs. L'OEA soutient le vendredi soir Mahuad tandis qu'à la même heure les USA en appelle aux Forces Armées pour maintenir l'ordre constitutionnel, comme si les USA savaient déjà qu'en perdant Mahuad ils pouvaient gagner Noboa. Les USA précisent : « *N'importe quel gouvernement produit par un processus inconstitutionnel s'affrontera à l'isolement politique et économique, apportant ainsi plus de misères aux Equatoriens.* »

6 — Dans le Palais législatif Gutiérrez et Vargas se prirent par la main et levèrent les bras au milieu de cris de joie. « Lucio, Lucio, Lucio ». C'était Lucio le héros du Vendredi arc-en-ciel qui par son action avait permis ce succès. Avec Lucio la **República** ne cite pas Fausto Cobo le dirigeant de l'Ecole Militaire. En 68 les colonels progressistes du Pérou avaient été des formateurs de l'école militaire.

7 — Par contre, le journal évoque très vite Juan José Pons le président du parlement qui le convoqua aussitôt à l'auditorium de la Banque centrale de Guayaquil situé à 420 km de Quito et où les Indiens ne pouvaient en même temps occuper les lieux. Pour quel ordre du

jour ? Pendant que les délégués du Parlement du Peuple désignaient Carlos Solorzano, Lucio Gutiérrez et Antonio Vargas comme dirigeants du pays, Juan José Pons avec l'appui des USA faisait de Noboa le nouveau président.

8 — La **República** en présentant Noboa n'évoqua qu'à la fin de l'article son « travail pastoral » qui lui fit recevoir, en 1979, l'ordre de la Saint Sylvestre du Pape comme Commandeur de l'Etat du Vatican. Sans mentionner l'affiliation à l'Opus Dei évoquée par d'autres journaux ! En 1996 il devint recteur de l'Université catholique de Guayaquil deux ans avant d'obtenir le poste de vice- président.

9 — Le dernier élément du portrait du nouveau président comprend cette indication : « Père de six enfants, Noboa est marié avec Maria Baquerizo. ».

10 — Tout en évoquant Vargas, La **República** donnera le 23, comme le 22, les déclarations des USA avec ce titre : « *Les USA reconnaissent Noboa avec rapidité.* » : « *Les USA observent de près les efforts qui se réalisent pour rétablir l'ordre constitutionnel dans le pays.* » Le nord-américain savant en la matière s'appelle Foley et il précise : « *Nous maintiendrons des contacts étroits avec les secteurs pertinents comme élément de notre politique de promotion d'un gouvernement constitutionnel.* » Mais rien au sujet de Manta ! Qui nous informera sur l'importance stratégique de cette île ?

11 — L'Ambassadeur du Pérou en Equateur, Horacio Sevilla aura droit à un article en tant que membre, comme Noboa, du groupe qui signa les accords de paix entre les deux pays. C'est un internationaliste, Velit Granda, qui demande son maintien à Quito. Mais c'est en vain que l'on cherche le nom de l'Ambassadeur des USA. A-t-il disparu dans les camions des Indigènes ?

12 — Et Gutiérrez va-t-il rester à son poste ? La **República** du 22 évoque son arrestation mais sans en donner les conditions. Avec lui Fausto Cobo, Gustavo Lalama, Jorge Bnto, Luis Aguas vont rejoindre les prisons. Paco Moncayo dira plus tard : « *s'il l'on ose m'arrêter, que l'on vienne me chercher et je rejoindrai ma prison.* » Paco Moncayo est un héros populaire de la guerre contre le Pérou.

13 — Le journal aura un intellectuel à interroger, un sociologue, Diego Cornejo. Celui-ci considère que le remplacement de Mahuad par Noboa n'est pas aussi constitutionnel qu'on le dit. Pour prétexte de son remplacement, son abandon du pouvoir. Mais pas de lui- même Les Indiens auront en fait servi à Noboa pour chasser Mahuad, devenu le responsable de la colère populaire.

14 — Il faut lire les journaux autant pour ce qu'ils disent que pour ce qu'ils « oublient ». Voilà pourquoi le pluralisme de la presse est indispensable. La **República** est le journal de centre-gauche au Pérou et il aurait fallu le comparer avec **El Comercio** qui serait leur Figaro local. En fait **El Comercio** n'apporta rien d'original aux autres informations qui vont suivre.

15 — Comme il fallait s'en douter, la lecture des événements de Quito se fait à Lima par rapport aux enjeux de la politique liménienne. Surtout au moment où s'engage une campagne électorale pour la présidentielle. La **República** et **El Comercio** appartiennent aux opposants déclarés du président péruvien.

B — Regards mexicains

Quito-Mexico :

L'hebdo-Proceso :

« Dernier jour de Mahuad et premier jour du plus que pareil ! » « màs de lo mismo »

1 — Dans son numéro 1212, **Proceso** nous apprend, grâce à Orlando Pérez que la révolte peu spontanée fut organisée comme un complot savant, fruit de la maturité politique des exécutants. Proceso à Mexico, hebdo de gauche, sortira au moment de l'échec des insurgés équatoriens, le 23 février !

2 — Entre Lucio et Antonio des contacts existaient depuis des mois ! Le 21 ne fut pas le résultat d'une coïncidences mais el Dia D d'une révolte programmée. Le Congrès de la **Conaie** tenu à Santo Domingo de los Colorados le 11 novembre 1999 avait fixé les cadres de la lutte éclairée par une déclaration de soulèvement prononcée le 13 novembre.

3 — Analyse d'abord économique (en fait morale) : le financier de la campagne de Mahuad, Fernando Aspiazu (aucun autre journal ne le mentionne) se trouve mis en examen pour fraude fiscale. La guerre contre la corruption avait un symbole vivant à se mettre sous la dent.

4 — Analyse de la stratégie : pour éviter le coup d'état militaire, les colonels décidèrent d'intervenir à un moment précis. Seulement si les Indiens organisaient à Quito une imposante mobilisation. Fin décembre un accord est signé entre la **Conaie**, les secteurs radicaux de l'Eglise catholique et la direction du mouvement **Pachakutik**.

5 — Le Jour J fut fixé le lundi 17 janvier. Malgré les embûches, des milliers d'Indiens tenaient la capitale. Le journaliste indique clairement le nom des généraux membres des négociations : Carlos Moncayo et Carlos Mendoza. Mendoza le traître de l'équipe, le Fouché du groupe dira Vargas Llosa. Côté civil, en donnant les noms, le journaliste ne livre-t-il pas à la répression, des dirigeants importants ?

6 — Antonio Vargas n'est pas seul. Avec lui Miguel Lluco, Ricardo Ulcuango, Ivan Narvaez, Blanca Chancoya. Quand l'union fut scellée, à Santo Domingo, un officier de haut rang (mais le nom n'est pas donné) s'est soumis publiquement, à l'exorcisme d'un chaman dans le centre du Colisée. Etrange, dut se dire Antonio, quand il apprit, le 12 janvier, que Gallardo laissait sa place, de ministre de la Défense, à ...Mendoza. La **República** n'oublia pas ce fait dans sa chronologie du mois de janvier 2000 en Equateur.

7 — Le mardi 18, il fut décidé d'accélérer les événements. Mendoza fut mis en demeure de prendre la tête d'un coup d'Etat sous peine d'insurrection. Les négociations commencèrent avec Mahuad et des déclarations furent écrites en voiture. Moment trouble où les traîtres durent choisir.

8 — Miguel Lluco restera un inconnu pour beaucoup. Dirigeant historique des Indiens d'Equateur nous trouverons plus loin ses lettres de noblesse. Pour aujourd'hui, retenons seulement que le journaliste Orlando Pérez le voit avancer comme marchant sur des œufs

quand il discute avec les insurgés indiens. Il doit les calmer sans pouvoir leur avouer qu'ils négocient secrètement leur victoire avec les colonels.

9 — Le mardi, suite à une marche indienne, les dirigeants se rencontrèrent au Ministère de la Défense pour faire de l'Equateur un nouveau pays plus digne de lui-même, plus solidaire, plus juste. A la sortie Antonio Vargas déclara : « *Tout dépend d'eux, les militaires.* »

10 — Quito, 21 avril, 9h30: 70 officiers arrivent de l'Ecole Polytechnique de l'armée de terre (ESPE) devant le Palais des Congrès au moment où Antonio Vargas lance l'ordre d'occupation. Après quelques minutes de confusion, les militaires indiquèrent en quechua, aux Indiens, le passage pour réussir sans problème leur invasion du Palais législatif.

11 — A 12h30 les dirigeants de l'armée demandent la démission de Mahuad. Il pourra quitter son Palais pour une base militaire. Une demi-heure après les Indiens entrent au Palais présidentiel. Là s'arrête le compte-rendu de l'hebdo qui devait boucler son numéro au moment le plus épineux des événements.

12 — Le numéro suivant de **Proceso** parut le 30 janvier avec Mahuad en son centre : il fut victime du coup d'Etat pour signature de la paix avec le Pérou (le 26 octobre 1998) ; pour réduction du budget de l'armée ; pour limitation du salaire des militaires. Les généraux invoquent les raisons sociales pour expliquer leur appui à Noboa.

13 — Le désaccord des Indiens avec cette thèse se manifeste: les Généraux voulurent garder tout le pouvoir. Mais le Département d'Etat des USA les obligea à la solution Noboa par l'intermédiaire de Peter Romero. Et les Généraux furent contraint de céder. Si Antonio Vargas et Lucio Gutiérrez n'improvisèrent pas leur révolte Telmo Sandoval reconnaît que les généraux improvisèrent leur riposte en écrivant dans une voiture, en route vers le palais présidentiel, un appel à la dictature militaire.

14 — Orlando Pérez constate qu'en un jour la Conaie perdit le prestige gagné depuis 1990. Vargas est devenu un dirigeant du passé, accusé par les siens d'avoir folklorisé les luttes indigènes. Incapable de conserver le pouvoir quand il l'avait dans les mains, son avenir apparaît derrière lui. Faute de l'appui militaire, il appela les siens, à quitter Quito. Le Général Mendoza reconnaît qu'avant de trahir, il téléphona au Département d'Etat.

15 — Dans son deuxième article Orlando Pérez semble avoir perdu tout contact avec la riche réalité. Avec Vargas il avait cru à l'inévitable victoire indigène et il se trouva fort dépourvu quand la défaite fut venue. Après les informations côté indigène, il lui fallait un informateur côté généraux. Les hasards du calendrier ont peut-être permis la qualité du premier article. Mais où est Manta et où dorment les multinationales US ?

Quito — Mexico : Quotidien, La Jornada : « la révolte continue »

1 — Avec ce quotidien que j'aime tant — il vaut mieux le reconnaître par honnêteté vis-à-vis des lecteurs - nous allons quitter un peu l'événementiel. Des moyens nous sont fournis pour analyser et réfléchir.

2 — Dans *la Jornada* du lundi 27 décembre 1999 Adolfo Pérez Esquivel (le Musicien), Prix Nobel de la Paix, donna son point de vue sur l'Equateur sous un titre rendu encore plus parlant le 22 janvier 2000 : « *Equateur, une espérance déçue* ». « *Au cours de notre dernier voyage, je suis parti inquiet vu notre connaissance de la situation au travers des informations, mais une fois sur place nous nous rendîmes compte que c'était encore plus grave que ce que nous imaginions.* » Et il mentionne une enquête de **Vistazo** sur les banquiers équatoriens en fuite à Miami. Le sauvetage de *Filanbanco* devait coûter 150 millions de dollars et en coûta 800 ! 54% des impôts servent à payer les intérêts de la dette !

3 — Avec le Musicien voilà qu'enfin nous avons des informations sur Manta ! Les pressions US obligèrent le gouvernement d'Equateur à leur offrir la base de Manta. Sans passer par l'approbation du Congrès national, et avec l'immunité diplomatique pour tous les membres de la base. En conséquence, il visita la magnifique baie de Manta aux côtés d'immenses bateaux de guerre US.

4 — Pour couronner le tout le Musicien entendit un banquier lui critiquer savamment le gouvernement : « Il aurait dû vendre la base à un meilleur prix ! » A ceux qui souhaitaient chasser Mahuad, Le Musicien répondit qu'un changement de nom ne changerait pas la politique. Il signale que l'archevêque de Manabi, Mario Ruiz pense comme lui. Est-il un de ceux que el **Proceso** a classé parmi l'Eglise de gauche soutenant la rébellion ?

5 — Le 28 Janvier Sergio Ramirez récent lauréat du prix honorifique « *José Maria Arguedas* » donne son opinion sur les événements avec ce titre clair : « *La démocratie de la rue* ». Sergio Ramirez, écrivain, sandiniste ayant quitté le sandinisme, essaie de réfléchir à l'Amérique latine. Il constate d'abord, que par deux fois, la rue chassa un président : avant Mahuad ce fut le cas de Abdalà Bucaram. Les Indigènes nous ont appris qu'un mandat présidentiel n'est pas un chèque en blanc donné par les électeurs.

6 — Sans avoir à justifier un coup d'Etat, Sergio Ramirez justifie la révolte. Il était en Equateur au moment de l'élection de Mahuad et se souvient de l'espérance en un grand changement qui naquit alors. La fin de la corruption faisait figure de paradis. Après les incongruités de Bucaram les Equatoriens pensaient s'être doté d'un président sérieux. Et la politique mise en place n'eut aucun rapport avec les promesses !

7 — L'envoyé spécial de la Jornada s'appelait Ramon Verra Herrera et pour évoquer le reflux de la vague des Indigènes il commence ainsi son article : « *Garabombo est redevenu invisible.* » Zineri aurait pu prendre cette image issue de l'œuvre de l'écrivain péruvien Manuel Scorza. Les Indiens d'Equateur ont rendu encore plus plausible son roman qui débute ainsi : "*Et tous alors purent le constater : Garabombo était bien invisible. Antique et majestueux, interminable, il s'avança vers la garde d'assaut qui cernait la place d'Armes de Yanahuanca*".

8 — Ce journaliste est un des rares à considérer que les dizaines de personnes qui grimpèrent sur les camions partaient poursuivre leur rébellion dans leurs communautés : *"El rebelde retorna a la resistencia desde las comunidades"*. **El Proceso** après avoir tout dit sur la force indienne, la rend dérisoire. Et **Caretas** en fait juste une farce conduite par une femme coquette. Ramon Vera Herrera insiste : « *La brièveté de la victoire ne lui enlève pas la secousse globale donnée aux organismes financiers internationaux* ».

9 — Et Ramon Vera Herrera est le seul à faire le rapprochement avec la révolte de Seattle. Comme il est presque le seul à indiquer l'installation des bases militaires US en Equateur. Enfin le nom de Manta approche ! Quant à Peter Romero, il précise sa fonction : en charge de l'assistance technique du Département d'Etat des USA, en ancien Ambassadeur en Equateur.

10 — Une réunion se tenait au même moment à Paris (nous verrons ce qu'en dit la presse française) et Peter Romero en fait la première étape de la fin de l'aide des USA si l'insurrection ne rentre pas dans le rang. La **República** avait mentionné cette réunion liée à l'actualité péruvienne. Comment, sous la conduite de la BID (Banque internationale de développement), répartir 3000 millions de dollars pour les régions se trouvant dans l'accord de paix entre Pérou et Equateur ?

11 — Au même moment un vote avait lieu à Guayaquil pour l'établissement d'une autonomie et plus de 80% votèrent en sa faveur. L'autonomie des riches qui ne veulent plus payer pour les pauvres ! Car si les riches ne sont pas assez riches, à qui la faute sinon aux pauvres ?

12 — **La Jornada** insista sur les dimensions économiques et indiqua que Noboa se proposait de maintenir la fameuse dollarisation qui mit le feu aux poudres mais en instaurant en même temps plus de justice dans le pays. Une «justice» qui s'annonce ainsi dans la bouche du ministre essentiel Francisco Huerta : « Nous n'allons pas accepter au nom de n'importe quoi qu'une seule ethnie impose aux autres sa cosmovision. »

13 — En conclusion, Orlando Pérez constate que la réponse aux injustices ne peut plus être nationale et qu'en conséquence « *Seattle se pose comme référence incontournable* ». Mais pour que le dernier mot soit aux Indiens il cite une dirigeante quechua de la légendaire FEI qui déclara un jour : « *Somos como la paja del páramo, que cuando se quema vuelve a brotar.* »

14 — Le Musicien avait tort sur un point. Mario Ruiz, Président de la Conférence Episcopale Equatorienne s'exprima rapidement contre le nouveau pouvoir. « *Le remède pouvait être pire que le mal.* ». Mais alors quel remède au mal existant ?

15 — Ramon Vera Herrera évoqua la déclaration en dix points que les insurgés lurent le vendredi 21 janvier à 11 heures dans la salle du Palais législatif. « *Les membres du triumvirat firent connaître une déclaration en dix points d'où il ressort qu'ils appellent au début d'un dialogue permanent multiculturel dans un seul Etat multiethnique et pluriculturel, le refus de toute entreprise qui pille les richesses naturelles et met en péril le développement du pays, et le refus de la base militaire étatsunienne de Manta.* » Un acte annoncé ! Pendant quelques heures les militaires yankees durent perdre leur calme.

C - Regards d'Espagne

Quito — Barcelona ; La Vanguardia :

Le gandhi indien.

1 — Le journal de Barcelone avait son propre envoyé spécial à Quito. Joaquim Ibarz put rencontrer Antonio Vargas pour un entretien exclusif qu'il nous faut traduire pour qu'enfin chacun connaisse mieux l'homme au centre de ce travail.

2 — *« Les Indiens veulent une autonomie comme la catalane qui nous sert d'exemple. J'ai été à Barcelone il y a dix ans et ce voyage m'a beaucoup appris. Je fus impressionné par le fait que le peuple parlait une langue différente de l'espagnol. J'aime cette langue qui peut encore être parlée après tant d'années de franquisme. Avec ce voyage, j'ai appris que le catalan avait été réprimé, qu'il n'avait pas été enseigné dans les écoles et maintenant tous les enfants le parlent et l'écrivent. Voilà ce qui m'a intéressé. Petit, j'ai subi la marginalisation à l'école. Tous les Indigènes devaient oublier leur langue pour ne parler que castillan. Aussi l'expérience catalane me marqua. J'ai beaucoup appris de sa lutte pour la défense de son identité et de sa langue. »*

3 — *« J'ai apprécié la grande possibilité d'autogouvernement sans avoir à se séparer de l'Espagne. Cette autonomie et cette défense de la langue sont un point de référence pour nous. Les Indigènes demandent une autonomie et le respect des distinctes langues et des différents peuples de notre pays. Sans pour autant chercher l'indépendance. Comme les catalans nous souhaitons pouvoir nous autogouverner pour les questions de santé, d'éducation, de développement. Guayaquil a obtenu l'autonomie mais ils la refusent pour les Indiens alors que nous fûmes les premiers à la demander. »*

4 — *« En tant qu'indiens nous sommes des hommes d'honneur et nous pensions qu'il en était de même pour les généraux. Ils profanèrent leur parole. Ils devraient démissionner comme menteurs et traîtres pour laisser la place à des officiers plus jeunes qui ne sont pas contaminés. Les chefs militaires sont dans la corruption jusqu'au cou. »*

5 — *« Mendoza voulait le pouvoir absolu. Ensuite il nous a trahi. Ils furent les plus conspirateurs. Nous avons un document qu'ils appellent « la proclamation » dans laquelle ils projettent de prendre le pouvoir. Ils nous le lurent et leurs stratégie totalitaire y apparaît avec évidence. Nous répondîmes que jamais nous ne laisserions faire une chose pareille. Parmi les traîtres il y a l'actuel ministre Francisco Huerta qui réclama la répression la plus sévère envers les colonels qui nous appuyèrent. Huerta participa et alimenta le mouvement indigène. C'est un autre traître.»*

6 — *« Je n'ai pas fui comme les banquiers-voleurs qui sont à Miami. S'ils veulent m'arrêter, qu'ils m'arrêtent. J'aurais peur si j'étais un criminel. S'ils m'arrêtent, le peuple se mobilisera plus rapidement et saura défendre ceux qui dirigèrent la lutte. »*

7 — *« Nous défendrons les colonels emprisonnés ; les généraux furent les authentiques fauteurs de coup d'Etat. Le Haut Commandement nous donna sa parole d'honneur qu'ils n'allaient pas les réprimer mais ils ne la respectent pas. Leur détention augmentera la fissure au sein des Forces Armées. Et le Gouvernement doit libérer des centaines d'indigènes emprisonnés. S'il ne le fait pas il y aura une autre convulsion. »*

8 — *« Noboa restera au pouvoir s'il rectifie la politique, s'il en finit avec la corruption et*

s'il met en prison les voleurs qui nous ont appauvri. S'il ne combat pas la corruption nous reprendrons la lutte. Si d'ici trois mois il n'y a pas de changement, une grande explosion sociale se reproduira qui peut déboucher sur une guerre civile. »

9 — « *Nous n'avons pas d'armes, uniquement la vérité. Vu l'expérience de l'Amérique Centrale et de Colombie, la Conaie programme une lutte pacifique et humaine avec l'arme d'une conscience claire pour obtenir un changement total. La lutte pacifique est plus grande et plus effective que celle armée. Avec la lutte beaucoup échouèrent. D'autres gagnèrent puis perdirent le pouvoir. Sans tirer un coup de fusil nous fûmes à la présidence. C'est une grande leçon. »*

10 — Voilà les propos tenus au journaliste de ***La Vanguardia*** qui recourent, comme nous le verrons d'autres réponses. Je note que l'autonomie obtenu à Guayaquil est équivalente à celle de Barcelone, car il s'agit d'une autonomie de riches avec les questions linguistiques en second plan. Vargas fait également un raccourci trop rapide quant à la révolte armée : si aucun coup de feu ne se produisit dans leur accès à la présidence, cela tient à l'accord avec des militaires. Et enfin, j'observe que la corruption permet de masquer le fait que les maux du système tiennent au système lui-même.

11 — A la lecture des réponses chacun comprend le titre de ***La Vanguardia*** : Vargas un Gandhi indigène. Dans le profil du héros, les chamans sont encore là. Vargas les aurait consulté avant de lancer la lutte et l'assurance que l'appui des dieux ancestraux lui était acquis, le décida à lancer le soulèvement. Seuls les généraux félons leur volèrent la victoire. Le journal de Barcelone défendit les insurgés !

12 — D'ailleurs, pour l'article général, il titra : « *Quand les Indigènes crient justice.* » L'envoyé spécial suivit les indiens en déroute. Il parlera avec grande humanité de leur condition mais oubliera de désigner les vrais responsables. Alors, tant pis, retenons des portraits. Le dirigeant paysan, Luis Posligua continue de barrer la route dans sa province. Antonio Chenuj vit dans deux pièces. Dans la première, un banc de bois, une table, une radio et des habits accrochés à une corde avec dans un coin une poule qui couve ses oeufs. Et dans la pièce à côté, la chambre pour tous.

13 — Le curé Luis Galvez considère que ça n'a pas de sens de baptiser des Indiens, de leur apprendre à prier quand ils meurent pour défendre les leurs. La terre de ce pays l'oblige en premier il faut sauver les vies, l'heure du spirituel viendra après. Est-ce un délit que de vouloir empêcher la mort d'enfants affamés ?

14 — Les paysans n'ont même pas l'argent pour acheter les semences. Un quintal d'engrais qui coûtait 200.000 sucres en vaut à présent 1.200.000. Carmen mange deux fois : le déjeuner avec du café et une banane cuite avec un peu de poisson et de sauce de cacahuètes quand il y en a ; au déjeuner, soupe de haricots avec de la yuca des bananes et du riz ; et le soir une banane. Sans doute reparlerons nous de la banane !

15 — J'ai consulté ***La Vanguardia*** parce que la rencontre avec Vargas était évoqué dans ***Página 12*** un journal argentin. J'avoue ne pas avoir une connaissance complète de ce journal catalan aussi je vais passer à ***El País*** que je maîtrise beaucoup mieux, en constatant, à cette occasion, que la concurrence du quotidien de Barcelone le pousse peut-être à soigner sa qualité.

Madrid — Quito : El País : Les Indiens furent trompés

1 — Aussitôt après la présentation de Vargas dans *La Vanguardia* du Samedi 29 janvier, **Juan Jesùs Aznàrez** en fit le portrait dans *El País* en deux pages bien fournies le lundi 31 janvier, pages qui seront reprises par le site internet de la Conaie..

2 — Le résumé de l'article redonne les informations de *La Vanguardia* : « *Le leader des indigènes d'Equateur est un indien quechua, enseignant de profession, qui naquit dans la forêt vierge d'Amazonie et voyagea jusqu'à Barcelone pour connaître en direct les nationalismes espagnols.* »

3 — La nouveauté apportée concerne l'an 1764 quand des ancêtres d'Antonio Vargas fatigués de leur exploitation comme main d'œuvre esclave entreprirent une révolte qui n'avait rien de pacifique. Ils tuèrent tous les Espagnols qu'ils trouvèrent et instaurèrent un gouvernement de petits caciques.

4 — Carlos Antonio Vargas Guatatuca naquit voici 41 ans à Pastaza. Il a une épouse Helena Cuji, quatre fils et fut enseignant bilingue. Depuis qu'il est président de la Conaie, en 97, il n'a même pas le temps de leur parler de ses luttes ! Né de parents quechua et zapara, il est en quelque sorte métis. Il déclara d'abord et répétera toujours : « *Nous avons fait une révolution sans effusion de sang en Equateur !* » D'où peut-être son éternel sourire sur la bouche.

5 — Il pense que rien n'est perdu, qu'il y aura une prochaine, quelle sera plus forte la révolution et que dans ces conditions la victoire sera meilleure. Il parle doucement sans se presser (comme Jorge Enrique Adoum). Il reçoit avec patience. Il mesure à peine plus d'un mètre soixante et sa vie avance à grandes enjambées. « *Ma conscience se forgea très jeune. J'ai grandi à la campagne et surtout dans la forêt amazonienne. Et quand je me suis consacré à l'enseignement j'ai appris la souffrance. Chaque jour j'allais à pied de la commune de San Jacinto à l'école du village.* »

6 — Dès l'âge de 17 ans il s'engagea pour les valeurs suivantes : la terre, la langue, la santé, la justice, l'éducation, la sécurité sociale. Et il répète : « *Les oligarques de Guayaquil furent les premiers à nous envoyer au diable quand nous demandâmes l'autonomie et ce sont les premiers à se l'octroyer* »

7 — *El País* interrogea aussi, le samedi, Paco Moncayo, le général de 60 ans qui resta fidèle aux révoltés. Il disposa de tous les pouvoirs en 1977 et fut le chef des Forces Armées au moment de la guerre contre le Pérou. Avec lui Juan Jesùs Arnàrez entre de suite dans le vif du sujet, la dollarisation. « *Il va y avoir une pédagogie des ventres vides. Les prix vont tripler et les salaires s'effondrer.* » dit-il.

8 — Il continue par le drame de la corruption : 700 millions de dollars donnés à une banque (ailleurs il est dit 800) et 5 millions reçus pour une campagne électorale. Et il insiste : le blocage des comptes bancaires est un vol d'Etat. « *L'Etat a volé leur argent à des veuves, à des pensionnés et des retraités.* »

9 — A la question sur l'isolement de la mobilisation indienne, il répondit : « *Les gens se sont démobilisés vu ce qui se passa après la chute de Bucaram. Ils se soulevèrent de manière unanime pour l'expulser puis ils eurent Alarcón qui fit pire. Le peuple perdit ses illusions. Parfois je ne comprends pas le peuple équatorien. D'autres se seraient tous insurgés.* »

10 — « *Ici il n'y a pas de démocratie mais une corruptocratie. Le système électoral vicieux ne représente pas la société. Si dénoncer ce système c'est être conspirateur, alors oui, il faut conspirer contre ce système. Mais je ne suis pas un dictateur. Par trois fois, j'aurais pu garder tous les pouvoirs.*»

11 — Moncayo achèvera ses réponses par une parole assassine aux yeux des USA : « Ici aussi, surgira peut-être un colonel Chávez. » Ce colonel populiste, Président élu du Venezuela, fut le seul à reconnaître, aussitôt, les auteurs du soulèvement et les membres de la Junte de sauvegarde nationale. Il est devenu la hantise des USA. Se référant à Bolivar et au président du Pérou de 68, Velasco Alvarado, il veut conduire une politique progressiste avec des économistes formés à Bologne en Italie.

12 — Devant le Parlement des Insurgés, Gutiérrez déclara : « *Nous sommes du peuple et nous allons défendre le peuple. Nous ne devons plus être utilisés et manipulés comme à d'autres moments.* » Et les Indiens criaient : « *Quelle émotion, quelle émotion, ainsi s'achève la corruption !* ». N'est-ce pas un beau slogan ?

13 — Au total, ***El Pais*** et ***La Vanguardia*** se valent et à relire le journal madrilène, toujours bien informé sur les questions latino- américaines, le lecteur est en droit de s'étonner de l'absence d'évocation du rôle de **Peter Romero**, de l'oubli de la base militaire de **Manta** et du peu de cas de la situation réelle des Indiens. Quant à Noboa membre de l'Opus Dei, il ne me fallait pas espérer en savoir plus !

14 — Même du côté de la rubrique opinion rien n'est venu. Sans doute Mario Vargas Llosa évoquera la question quand arrivera sa ***Piedra de Toque*** qu'il publie tous les quinze jours. Et en effet le samedi 3 février, son grand article apportera une parole que nous retrouverons en conclusion.

15 — Pour Néstor Cerpa, j'avais aussi découvert, avec grande surprise, les qualités du travail du quotidien ***El Mundo*** que je consulterais si le temps le permet, avant d'achever la rédaction de ce travail. Pour le moment, sans attendre, rendez-vous avec l'Italie, un rendez- vous que je souhaite fortement, car je sais qu'il sera le plus éclairant.

D — Regards d'Italie **Quito — Rome : Il manifesto :**

Les généraux obéissent à Washington

1 — Quand les preneurs d'otages de l'Ambassade du Japon à Lima furent abattus, j'ai découvert la qualité de l'information **d'II Manifesto** sur les questions latino-américaines puisqu'il publia seul, un article de **Luis Sepulveda** expliquant le dernier coup de fil, reçu de Néstor Cerpa. Cette fois encore, je ne vais pas être déçu du détour.

2 — Pour le seul 23 Janvier, le quotidien italien propose quatre articles sur le sujet ! Et le premier titre ne fait pas dans le détail « *Les généraux obéissent à Washington* ». Qui d'autre osa en Europe écrire une vérité si crue ? Pour **II Manifesto**, Francesco Madone fit le reportage. Guillermo Almeyra fera l'analyse reprise au journal **La Jornada** dans un article qui commence par évoquer les conclusions léopardesques des événements (référence au principe : il faut que tout change pour que rien ne change).

3 — « *Ce fut la révolution des ponchos et des elmettis* » dit Francesco Madone qui confirme en partie une attitude évoquée à d'autres fins par le reporter de **Caretas** quand il écrit : « *Alors que c'était la révolution, ses partisans continuaient de jouer au ballon dans les parcs et de boire une bière « club » dans les jardins !* ». Pour aller au cœur du mouvement indien, la Conaie, à la fois un groupe ethnique, un centre politique et un acteur de la vie culturelle et sociale, il n'en restera pas à l'observation frivole.

4 — « *Longos, en quechua signifie enfants, ingénus et c'est ainsi qu'on nomme les Indiens : longos.* » Cependant à côté de ce monde insouciant les militants prirent le Palais du Carondelet non pour mendier mais pour cette fois, offrir au peuple équatorien, une voie de sortie, une nouvelle façon de faire de la politique.

5 — Quel rêve pendant quelques instants ! « *les militaires qui fraternisaient avec le peuple !* ». Puis arriva de Guayaquil, le Gustavo Noboa nouveau ; celui que **II Manifesto** désigne comme membre de l'Opus Dei. « *La croix rime une fois de plus avec l'épée.* ».

6 — « *Toujours, dans les veines ouvertes de ce sous-continent coule le même sang à la couleur verte du dollar.* » Et le journaliste ironise sur le lieu où Gustavo Noboa fut élu président : l'auditorium de la Banque Centrale de Guayaquil. Il l'a facile mais il est presque le seul à user de cette facilité ! Pour terminer avec optimisme, il note que plus rien ne sera comme avant : cette fois les exclus de l'histoire ont fait l'histoire

7 — Un autre article expliquera la montée en puissance de la Conaie, cette incroyable union d'ethnies différentes. Je dis incroyable car dans de telles conditions les pouvoirs savent utiliser les oppositions inévitables pour monter les groupes les uns contre les autres. Les Indiens forment 40% de la population et la Conaie en représente 30%. Les revendications ne sont pas seulement linguistiques : elles touchent aussi à la défense de la médecine traditionnelle et de l'environnement.

8 — Un autre article se penchera sur la question de la démocratie participative des indiens. Francesco Martone évoque les chemins secrets que les Indiens empruntèrent pour entrer dans Quito sans se faire repérer et qu'il appelle *chaquinares* tandis que La **Jornada** dit *vericuetos*. Ils ont voyagé avec les sacs de patates de *choclos* sur les épaules. (Le choclo est le maïs comestible pour les humains). On mentionnera aussi, au menu des révoltés, les oignons, les fèves et les «*mellocos*».

9 — Et **II Manifesto** fait parler Ferdinando Villavicencio, un dirigeant des syndicats pétroliers ce qui permet de sortir du monde indien, tout en y restant puisqu'il participe au Parlement du Peuple qu'ils mirent en place. Entrèrent dans le Palais législatif, les représentants des communautés ! L'organisation n'est pas celle de pilleurs mais bien celle d'un mouvement transversal qui échappe aux partis politiques y compris les partis de gauche (deux députés seulement soutiendront Paco Moncayo). Pour la première fois nous lisons les noms des multinationales : Texaco, Agip, Elf ... tiens Elf ? Que diront les journaux français ?

10 — Ferdinando continue ses explications : « *Nous avons 21 parlements à travers le pays et un Parlement du Peuple national c'est une manière de répercuter les aspects les plus valables de la démocratie, de la mobilisation. Certains fonctionnent depuis deux ans comme à Chimborazo et Guamote.* »

11 — Et surprise des surprises. Ferdinando montre le texte de l'accord conclu avec les militaires peu de temps avant le soulèvement ! Comment ce texte ne serait-il pas arrivé dans les bonnes mains de la CIA ? Les nationalisations du pétrole furent réalisées par des militaires et ils peuvent se sentir lésés dans leurs intérêts à l'approche de la privatisation d'autant qu'ils font partie de Petroecuador.

12 — Les Indiens ne réclament pas des caramels pour se faire acheter. Ils mènent une lutte culturelle et le symbole du mouvement est l'arc-en-ciel du *Pachakutik*. Ce n'est pas là une différence avec les zapatistes comme le croit Ferdinando car les Mayas de l'EZLN, si eux prirent leurs armes, il n'en demeure pas moins que dans les discussions sur les accords avec le gouvernement, ce furent les questions culturelles qui furent mises en avant.

13 — En conséquence Ferdinando fantasme un peu quand il déclare : « *Le retour au temps nouveau, la dialectique indigène, la vision circulaire du monde représentent le défi culturel le plus haut du néolibéralisme. Derrière la révolte, il y a une spiritualité indigène les chamans disent que nous vivons le temps des changements, de la récupération d'un monde nouveau.* »

14 — Et en matière de répression Ferdinando nous oblige à réfléchir : ceux du Chimborazo ne purent quitter leurs maisons pour descendre à Quito. L'armée très présente obligea à un changement de date de la mobilisation. La révolution française étant une référence, les insurgés portèrent le premier décret de la Junte qui déclarait illégale la dollarisation à l'Ambassadeur de France à Quito qui le refusa car illégal. Nous verrons ce qu'en dit la presse française !

15 — **II Manifesto** n'oubliera pas enfin d'ajouter un article spécial sur la question des USA, sur leur rôle en Colombie et sur l'attention qu'ils ont décidé de porter au cône sud

pour éviter que le phénomène Chàvez ne se reproduise. Le rêve d'une intervention militaire en Colombie traverse les couloirs de la Maison Blanche mais visiblement il faudra attendre le prochain président pour le passage aux actes. En attendant, Bill Clinton a présenté la Colombie comme un danger pour la sécurité intérieure de son pays. Et l'Equateur est une pièce maîtresse sur la question, avec Fujimon qui se verrait bien en grand organisateur de l'élimination des guérilleros colombiens. Mais voilà il a un cancer qui le ronge alors qui vivra verra !



Le dos de couverture de la brochure

E — Regards de France : Quito-Paris **Le Monde — Libération — L'Humanité**

1 — Trois quotidiens vont être évoqué d'un coup et déjà c'est la preuve de la minime information diffusée dans notre pays sur le sujet. Ce n'est pas nouveau ; il est loin le temps où l'Amérique latine avait dans **Le Monde** une rubrique quotidienne. **Le Monde** resta cependant le moins concis !

2 — Commençons par régler son compte à **Libération** en seulement quatre lignes. C'est Christian Lionet de l'Agence Clip qui aura la parole. Avec cette référence amusante : « *Miami, de notre correspondant* ». Le récit des événements manque d'originalité. Aucun rapport avec la France. Pas de présence d'Elf en Equateur. Un écho à Mike Hammer le porte-parole de la Maison Blanche content de la nouvelle situation.

3 — Avec **Le Monde** nous aurons une rencontre avec Antonio Vargas, la première réalisée avant les événements. Et qui va être donnée ici textuellement. Alain Abellard conduit une part de l'information sur la question. Elle sera un peu plus vaste que sur Libération. Surtout avec des articles de Nicole Bonnet qui avant le soulèvement prit bonne note de la situation. Dans **Le Monde** du 20 janvier elle sut présenter concrètement les effets de la dollarisation.

4 — Quand on sait que le pouvoir du dernier triumvirat dura trois heures et qu'il fallut trois heures de négociation pour arriver à le mettre au point, comment ne pas s'interroger sur l'hypocrisie humaine ? En l'occurrence celle de Carlos Mendoza, la Général qui d'après **Le Monde** aurait indiqué que le Président avait été arrêté tout en se reconnaissant incapable d'indiquer le lieu de détention

5 — Un autre article du **Monde** indique que le soulèvement a fait l'unanimité contre lui sauf le Venezuela qui n'avait jusqu'au moment de l'article fait aucun commentaire. Par la suite Chávez soutiendra les insurgés et après leur échec confirmera qu'il avait eu raison de les soutenir. Mais **Le Monde** aura d'autres chats à fouetter et ne pourra en faire état. On retrouve une déclaration de l'OEA.

6 — Et **Le Monde** notera que L'Union européenne (UE) a appelé, vendredi, les Equatoriens au dialogue, a informé l'ambassade de France à Quito. « *Les représentants des pays de l'Union européenne, inquiets de la crise qui affecte l'Equateur, appellent chaque partie au dialogue et à la modération afin de trouver une solution pacifique à la situation actuelle dans le respect des institutions démocratiques du pays et de la Constitution.* » » Amen

7 — **L'Humanité** est devenu un petit journal avec peu de place si bien que **Françoise Escarpit**, la spécialiste sérieuse du quotidien concernant les questions latino-américaine, n'aura droit qu'à deux articles. D'abord le 11 janvier pour une première évocation de l'action des Indiens dans la presse française, puis le 24 Janvier quand on apprend que le président Jamil Mahuad est destitué. Et Françoise fait le récit des dernières années. Elle rappelle qu'Abdalà fut destitué pour incapacité mentale.

8 — L'article du 11 fut signé aussi par **Christian Kazandjian** et le titre dit bien l'essentiel : « L'Equateur au bord de l'explosion ». « *Faillite économique, dollansation de la monnaie, corruption, violences : les Equatoriens n'en peuvent plus de vivre dans la pauvreté.* » Le portrait du pays en lutte est parfait. « *Jamil Mahuad a convoqué son vice-président pour lui demander des comptes sur ses propos critiques vis-à-vis de la politique financière.* » Pouvait-on lire dans cette petite phrase l'essentiel des événements futurs ?

9 — Au récit des événements devenu maintenant classique pour nos lecteurs, le 24 janvier **Françoise Escarpit** apporte une conclusion utile quant à la stratégie US : « *Une manière de rappeler que le grand voisin du Nord n'entend pas rester neutre dans un pays producteur de pétrole et premier exportateur de banane du monde.* »

10 — Et en effet ***Huma*** se distingue par un article précieux de **Jean Chatain** en date du 27 novembre qui rappelle que le premier fruit consommé dans le monde est la banane et que de ce fait elle est l'enjeu d'une guerre commerciale où tous les coups sont permis. Et un des coups devait avoir lieu ... à Seattle. « *L'Equateur, où les multinationales US font la loi, demande des sanctions contre l'UE à hauteur de 450 millions de dollars.* »

11 — D'où l'intérêt de bien comprendre la question. Par cette revendication, le gouvernement d'Equateur est le masque « démocratique » des multinationales US. United Brands Compagny (marque Chiquita) ou Castel and Cooke (marque Del Monte) veulent des sanctions contre l'UE par l'intermédiaire des accords ADPIC (TRIPS).

12 — Le drame est plus simple que les sigles : l'UE a des tarifs douaniers préférentiels pour les bananes venant des DOM, des îles Canaries et de certaines îles grecques. Comme le marché européen est un des plus importants et un des plus rentables, les USA voudraient faire cesser ce « privilège » qui tient au protocole « banane » inscrit dans la convention de Lomé. Une organisation commune de marché (OCM) prévoit l'achat d'une certaine quantité de produits à des prix supérieurs à ceux du marché mondial.

13 — Voilà comment à Seattle le combat n'était pas seulement entre pays riches et pays pauvres puisque des pays pauvres pouvaient servir de masque à des pays riches en lutte contre d'autres pays riches. Situation que les Indiens des USA connurent très bien au moment de la conquête, eux qui furent mis à contribution par la France pour combattre les Anglais mais qui furent combattus par la France quand elle n'eut plus besoin d'eux.

14 — Au total, pour la France, je constate que **Nicole Bonnet** et ***Le Monde*** tout en faisant le mieux leur travail, restent loin d'une information globale. La force de **Nicole Bonnet** c'est d'avoir été présente au sein même du Théâtre de l'Université Polytechnique de Quito (seul cas de reportage sur le vif) d'où elle rapporte le nom d'un archevêque membre de la révolte : Mgr Alberto Luna Tcwar de Cuenca. « *un ayatollah embarqué dans une insurrection de type sandiniste* » déclara un journal de Quito.

15 — De plus, elle sut écouter le retraité qui avait économisé un capital, sa vie durant, et qui en quelques heures a tout perdu, l'acheteur d'une télé qui ne peut plus rembourser le crédit etc. Elle sait que dans la salle du Théâtre, elle voit à l'œuvre une classe sociale moyenne et métissée. Ce qui n'exclut pas la présence de gens plus pauvres mais elle confirme un peu le point de vue du journaliste de ***Caretas*** qui, en allant à Otovalo, y

croisa, pour la dénigrer, cette classe moyenne dotée du portable mais victime majeure de la crise. Compte-tenu de ce beau travail de **Nicole Bonnet** c'est avec plaisir que je reproduis l'entretien avec Vargas, un des rares sans doute qui ait été réalisé avant l'échec.

Les propos d'Antonio Vargas publiés par Le Monde du 19 février

1 - Antonio Vargas, vous êtes paysan et président de la Confédération des nations indigènes d'Equateur (Conaie). Pourquoi en êtes-vous arrivés à ce soulèvement ?

Réponse: Que nous offre cette démocratie formelle ? Des élections. Et les élus ne tiennent jamais leurs promesses. Ils l'emportent parce qu'ils ont de l'argent et ont accès à la télévision. Notre Parlement populaire est né pour répondre aux propres besoins du peuple, qui est toujours berné parce que le Parlement approuvait des lois qui ne répondaient qu'à ses propres intérêts. Nous savions que nous allions gagner parce que la situation est beaucoup plus critique qu'à l'époque d'Abdala Bucaram [NDLR : le président destitué en février 1997], lorsque nous l'avons chassé du palais.

2 - Vous vous placez en dehors de la légalité ?

Réponse: Demander la destitution des trois pouvoirs de l'Etat n'est peut-être pas constitutionnel, mais ces pouvoirs établis violent la Constitution en permanence. La dollarisation, par exemple, est une mesure absolument inconstitutionnelle. Pour commencer, nous revendiquons notre souveraineté. Nous évitons les frais d'une guerre civile. L'Equateur est un pays potentiellement très riche. Nous sommes prêts à présenter des voies alternatives parfaitement viables.

3 - Quelles sont vos intentions ?

Réponse: Notre mouvement est absolument pacifique. Nous n'attaquerons pas la propriété privée. D'accord, nous bloquons des routes. Mais, c'est notre seule arme. Et n'est-elle pas plus légitime que le vol systématique des richesses de notre pays ? Nous allons démontrer au monde entier que le peuple peut parvenir au pouvoir sans bulletin de vote, mais aussi, sans violence. Par la seule expression de sa volonté souveraine exprimée dans la rue. Par le bulletin de vote, il n'y a jamais eu de changement dans ce pays depuis cent soixante-dix ans [NDLR : date de l'indépendance]. Propos recueillis par Nicole Bonnet.

Quito-Paris : Le Monde Diplomatique et ATTAC

1 — Le numéro de février du *Monde Diplomatique* ne pouvait rendre compte des événements mais sans attendre Mars, **Maurice Lemoine**, responsable de la question Amérique latine du journal, donna son article sur Internet. Un long article faisant un tour d'horizon historique avec comme titre Poker menteur en Equateur. Le numéro de Mars du journal publiera de José Maria Tortosa : L'Equateur en éruption avec une illustration d'une peinture d'Oswaldo Guayasamin.

J'ai une dette envers **Maurice Lemoine** : il fut le premier à attirer mon attention sur ce petit pays par un article de Novembre 1994 : *La révolte très politique des Indiens d'équateur*.

2 — A ce moment-là, plongé dans l'étude des questions agricoles et des questions indiennes, l'article m'aida à trouver le lien entre les deux. Un article proche des réalités qui m'apprit que le *huipala*, le drapeau aux sept couleurs de l'arc-en-ciel est l'emblème des Indiens et qu'en 94 la lutte fut sanglante avec pourtant les mêmes réflexes qu'en 2000 : désobéissance civile, conscience identitaire, luttes pour la vie.

3 — On accusa les chefs d'avoir obligé des paysans à descendre des montagnes pour bloquer les routes. Acte bien dérisoire (et très minoritaire) quand on découvre comment la population non indienne de Cuenca mit le feu à un Centre Indien où ils étaient 300 d'entre eux. Et côté lutte consciente le groupe de Chimborazo se distingue déjà. Emilio Guzniay est le dirigeant du MICH (Mouvement indigène du Chimborazo) dont **Maurice Lemoine** ne parle plus en février 2000. C'est dommage.

4 — Il mentionne le rôle de l'Eglise de gauche avec le cas de Mgr Leonidas Proano «*évêque des Indiens* » qui exerça son sacerdoce à Riobamba et qui fut remplacé par un homme ayant ses idées Victor Corral. Dès le 15 juin 94 il écrivit au président : « *La loi agraire ne défend que les intérêts et le point de vue des propriétaires terriens qui voulaient convertir le pays en une entreprise agro-industrielle et faire de la terre une marchandise.* »

5 — Déjà à ce moment-là, les Nord-américains sont là pour donner les bons conseils grâce à une étude qui démontre l'improductivité de l'agriculture indienne sans vérifier que les indiens ont les terres les moins productives, et que de toute façon, loin de produire les aliments d'exportation (bananes, cacao...) ils produisent les aliments de consommation (patates, haricots ...). Leur marginalisation fait que l'Equateur est devenu déficitaire en produits alimentaires ! 80% de cette production se fait sur des terres de moins de 10 hectares !

6 — Déjà à ce moment-là **Nina Pacari** se faisait entendre et pour bilan de leur victoire, elle déclare fin juin 1994 : « *Nous avons obtenu que l'eau ne tombe pas entre les mains des propriétaires, en particulier des producteurs de fleurs, qui ont besoin de trois plus d'eau que les producteurs d'aliments.* » Mais pour masquer son échec le pouvoir déclara que les Indiens n'ayant pas, au départ, bien compris le bien-fondé de la loi, après explications ils l'ont accepté avec quelques modifications. Seulement 6 articles sur 40 restèrent intacts

7 — Et enfin, dès ce moment-là, la question de l'identité indienne était en jeu : l'émergence d'élites indigènes ayant eu accès à l'éducation, a permis cette renaissance identitaire qui affronta le racisme des « blancs » et l'esprit fataliste des anciens, et qui déboucha sur une grande autonomie par rapport aux Partis de gauche, aux Eglises et même aux ONG. Les Indiens d'Equateur découvrirent en 1994 qu'ils pouvaient à eux seuls, sans le modèle péruvien, colombien ou mexicain, devenir une force politique.

8 — En conséquence, en février 2000, **Maurice Lemoine** a mille fois raison d'écrire : «*Au-delà des apparences, cette histoire doit pourtant très peu à un quelconque folklore andin.* » Refaisant l'histoire, il montre comment **Paco Moncayo** aida indirectement à la chute d'Abdalà Bucaram en 1997. Il refusa d'imposer l'état d'urgence. Il rappelle lui aussi que la dette extérieure approche les 50% du budget national.

9 — L'article fera le tour des questions classiques : corruption, misère, événements et tricheries en tout genre. Mais, contrairement à celui de 1994, on ne sent pas le contact direct avec le peuple. L'évêque de gauche est nommé aussi : Alberto Luna, archevêque de Cuenca. Et il donne la formule quechua qui qualifie la junte projetée : « *ama quilla, ama llulla, ama shua* » (pour une junte ni paresseuse, ni menteuse, ni voleuse).

10 — Le rôle des USA n'est pas oublié (la base de Manta figure en note), et l'article se conclut sur une formule juste : « *Les forces conservatrices ont gagné une bataille. Mais elles ont peut-être déclenché une guerre.* », qui me laisse sur ma faim.

11 — Pourquoi ne pas avoir expliqué le fondement de la dollarisation? les rapports avec Seattle ? le poids des rois de la banane ? et surtout l'organisation minutieuse du soulèvement ? Faute de place ? Toute écriture procède par choix et je considère que dans le long article, des paragraphes sur ces points d'analyse méritaient une place plus large. J'ai entendu parler de dollarisation en février avec le cas de l'Argentine qui pour s'éviter les retombées de la crise brésilienne décida d'accrocher sa monnaie au dollar¹. Avec le petit Equateur il semblerait que les USA aient tenté un grand pas en avant pour, face à l'Euro et au Yen, construire une zone plus grande encore pour le dollar. Que va-t-il se passer à l'avenir ?

12 — Je ne prétends donner de leçon à personne ; je cherche seulement à travers ce cas précis, cette unité de temps, de lieu et d'espace, comme on dit au théâtre, à discerner l'essentiel face au circonstanciel et je crois que dans un mensuel, telle doit être la tendance. Il semble que Maurice Lemoine ait été en Colombie au moment du soulèvement pour un article publié dans le numéro de février où je retrouve la qualité humaine de l'article de 1994 sur l'Equateur. Pour les événements d'Equateur liés directement avec la question colombienne peut-être **Maurice Lemoine** n'était-il pas sur place ?

13 — Lié au **Monde Diplomatique**, il existe à présent l'association ATTAC qui fait circuler le pire et le meilleur en matière d'informations. Sur la question équatorienne, très vite un bel appel à la solidarité a été publié avec des informations précises à l'initiative de **Corinne Gassie**. Merci pour cet effort

¹ En 2001 l'Argentine va être obligée d'abandonner la référence au dollar avec la crise la plus grave de son histoire.

14 — Avec Connne Gassie, un ethnomusicologue, **Raphaël Parejo_Coudert**, signe l'article et déjà leur titre est « historique » : la longue marche des communautés indigènes, qui commence en 1983 puis 1986 avec la création de la Conaie et en 93 la Déclaration politique des peuples indigènes de l'Equateur : un humanisme global, intégrant l'homme et la nature ; l'instauration d'une démocratie prenant en compte la pluriethnicité et la multinationalité ; l'unité du pays dans la diversité de ses composantes prises sur un pied d'égalité ; le rétablissement de la souveraineté et de l'indépendance économique et politique de l'Equateur ; le développement de la solidarité internationale. L'article mentionne les 21 Parlements régionaux et la présence de 35 000 Indigènes à Cuenca

15 — A ce point du chemin, peut naître le besoin de tout connaître des Equatoriens. Le recul historique et les liens géographiques apparaissent indispensables pour saisir trois heures de pouvoir en cette rencontre des hémisphères. Voilà un autre objectif pour un autre voyage.

Quito-Paris : Espaces Latinos

1 — Contrairement au *Monde Diplomatique*, *Espaces Latinos* de février publiera, sous la plume d'**Olga Barry**, un compte-rendu des événements équatoriens. Il est vrai le journal ne tombe pas le premier du mois. Au vu de tout ce que je viens d'écrire, la lecture du résumé d'Olga Barry n'apporte rien de plus aussi comme le journal me fit connaître un bel équatorien **Oswaldo Guayasamin** je vais me consacrer un peu à lui.

2 — Faute de parler de cet article qui oublie surtout de bien montrer l'organisation minutieuse des Indiens, parlons du passé et de ce peintre mort le 10 mars 1999. Olga Barry le présenta courageusement car, me semble-t-il elle fut la seule à évoquer cet événement dans la presse française. Et sous un très beau titre « el maestro » est mort. Car même inconnu du grand public le petit Indien fut un peintre parmi les plus grands.

3 — Né en 1919 dans le quartier historique de Quito (c'est la vieille ville toujours très indienne) il aurait pu attendre quelques jours avant de mourir pour fêter ses 80 ans mais bon laissons-là ces futilités. Enfant de la misère, il commença par user des cartons en guise de toile. Etudiant il put gravir, à travers les douleurs de sa condition, les marches de l'expérience picturale.

4 — **Nelson Rockefeller** qui exploita les richesses pétrolières d'Amérique latine, au point de construire un trust, qu'il dut briser pour infraction à la loi de son pays, voulut se faire pardonner en jouant les mécènes. Il acheta des **Guayasamin** dès 1942, bien qu'il s'agisse de toiles dénonçant clairement la réalité sociale.

5 — Ce qui n'empêcha pas **Guayasamin** d'introduire dans sa fresque « *Histoire de la Constitution de l'Equateur* » un crâne qui porte un casque nazi avec le sigle de la CIA. En 1988, sous la présidence de **Rodrigo Borja** eut lieu l'inauguration de cette fresque en présence de l'Ambassadeur des USA qui, à la découverte de la peinture, quitta sur le champ la cérémonie.

6 — Il connaîtra **Orozco** au Mexique, **Neruda** au Chili et **Castro** à Cuba. De sa confrontation avec l'Amérique latine toute entière, il retiendra le désir de devenir un défenseur de la cause indienne, non par le discours mais par son art, ses couleurs, ses rêves et sa vie. D'immenses mosaïques et fresques mettent l'art dans la rue à Quito, Caracas. Je n'ai pas encore vu son mural de l'UNESCO à Paris.

7 — Son chemin artistique symbolise la longue marche des Indiens puisqu'il commence par le chemin des larmes « Huacaynan » puis passe par l'âge de colère et s'achève par l'âge de la tendresse. Dans la révolte de janvier 2000, je sens poindre les trois phases avec une dominante : l'âge de la tendresse à cause de la non-violence et de cette façon de s'épauler les uns, les autres (mais j'y reviendrai).

8 — En octobre dernier, j'étais à Biarritz pour une exposition sur la peinture latino-américaine et malheureusement je n'y découvris qu'un tout petit **Guayasamin** qui le ridiculisait autant que le tableau du muraliste **Diego Rivera**, ridiculisait le mexicain. Aussi, quelle ne fut pas ma surprise en découvrant une vidéo, qui rassemblait un petit

public attentif, et qui présentait **Guayasamin** en action. A la sortie, je voulais acheter un livre de ce peintre mais la librairie me montra le seul recueil qui existe et qui était déjà vendu. Encore un créateur souterrain

9 — La Fondation Guayasamin fit sourire l'écrivain péruvien **Alfredo Bryce Echenique**. La seule fois où il parla du peintre (mais lui en parla, au moins) ce fut pour dire qu'il était toujours en quête de soutiens financiers à sa fondation. Un don courageux à la collectivité qui bien sûr posa aussitôt après la mort du peintre quelques problèmes de succession. Il se maria trois fois et les héritiers n'étaient pas tous sur la même longueur d'onde. **Rosàngela Adoum** fille du poète **Jorge Enrique Adoum** fut la ministre qui, un temps, se préoccupa de cette situation.

10 — **Olga Barry** a eu raison de clore ainsi son article : « *Sa dépouille fut reçue avec émotion à l'aéroport Maréchal Sucre à Quito (sucre est aussi le nom de la monnaie du pays que l'on veut remplacer par le dollar). Des voix, pour la plupart indiennes, chantèrent pour l'artiste qui aimait farouchement sa terre, les paroles de « Vasija de barro » (Pot de terre) : « Argile, de toi je suis né et à toi je reviens, pot de terre, avec ma mort je reviens vers toi, poussière amante. » »*

11 — Un article d'avril 1999 de **Diego Ferez de Arce** présente, en économiste, la situation du pays. Il indique que la Conaie a soutenu, au départ, **Jamil Mahuad** dont la signature de la paix avec le Pérou accrut le prestige. Si la présentation des événements de Janvier 2000 a surtout insisté sur le côté pacifique, il ne faut pas oublier les violences «périphériques » comme à Guayaquil, violences que l'article évoque pour l'an 1998. Et **Diego Ferez de Arce** conclut en évoquant la crise globale de l'Amérique latine avec la chute des matières premières et autres phénomènes. L'Equateur n'est que la partie visible de l'iceberg.

12 — Autre article économique, cette fois à partir de la traduction d'un texte de **Oswaldo Leon**, dans le numéro de novembre 99. Article prémonitoire qui prouve que cette revue est au fait de l'actualité de l'Amérique latine. Très intéressante l'invocation du cas du patron de la Banco del Progreso qui provoque des manifestations en sa faveur sur la base du régionalisme. Où ? A Guayaquil, bien sûr !

13 — Des commissions de dialogue sont également évoquées qui renvoient au dialogue de sourds dénoncé par **Antonio Vargas** que j'ai un peu oublié semble-t-il.

14 — Bref, les politiques monétaires prouvent, en Equateur, jusqu'à quel point elles peuvent être néfastes. 40% de la réserve monétaire du pays a servi à renflouer les voleurs de Filanbanco. Formule à présent classique : il faut socialiser les pertes et privatiser les bénéfiques. Alors que le gouvernement veut privatiser l'économie, il a été obligé d'étatiser une grande partie du secteur bancaire !

15 — Que dire de ce détour français par l'Equateur ? Qu'il tient surtout à quelques individus où étrangement je croise trois femmes : Nicole Bonnet, Olga Bary, Corinne Gassie. Qu'il n'est pas fabuleux sans être nul, quand on cherche bien. Et qu'en conséquence, le contact avec la presse suppose un effort pour ne pas subir les seuls lieux communs.

F - Enfin le regard équatorien **Quito — Guayaquil, Vistazo : le pouvoir indien**

1 — Le lecteur attentif se souvient peut-être que **Vistazo** fut cité par **Adolfo Estivel**. Journal de gauche il fera sa *Une* avant les événements, sur la longue marche des Indiens. Une photo des Indiens de Chimborazo montre qu'il prend ses références au cœur même de la révolte, photo où se note la présence massive des femmes et les couleurs arc-en-ciel des Indiens.

2 — La question mise en avant est celle de la Constitution du pays que les Indiens veulent Confédérale. Antonio Vargas étant appuyé par le sociologue **Jorge Leon** qui reconnaît la complexité du problème car les Indigènes veulent affirmer à la fois leur différence mais dans l'égalité. Avec des modérés comme **Miguel Lluco, Luis Maca et Nina Pacari**. Avec de radicaux de la Conaie. Et enfin avec des extrémistes parfois corrompus.

3 — Le journal fait ensuite le portrait de quelques dirigeants indiens en commençant par **Zoila Castillo**, une femme de Pastaza dont le combat militant a détruit la vie familiale, son mari ayant accepté les conditions des pétroliers qu'elle combat. Elle vient de la forêt vierge à la frontière avec le Pérou. Elle doit naviguer cinq jours pour participer à la vie de son organisation. Pour le voyage jusqu'à Quito elle fut accompagnée par 250 femmes.

4 — **Ricardo Ulcuango** est le président des quechuas soit 2 millions de personnes et cultive les oignons, les patates, les fèves et « *mellocos* ». Il participe un peu à la radio de sa région, Cayambe, où vivent surtout des petits propriétaires. Il fut à la tête de la prise de la cathédrale de Quito et il considère que la plurinationalité est un bien pour tout l'Équateur.

5 — **Antonio Vargas** du canton de Puyo ressemble à Ricardo: il fut, très jeune, président de quelque chose puis dirigea la marche de l'OPIP en 1992 qui leur permit d'obtenir 1.115.000 hectares de terres amazoniennes pour les communautés. Comme beaucoup, la campagne d'alphabétisation du président **Jaime Roldos** en 1979, 3 heures du matin et que Gutiérrez a été arrêté moins de 5 heures plus tard, chacun peut prendre conscience de l'importance des promesses.

6 — **La Hora** fait le tour de toutes les données et rend compte de la frustration des Indiens qui réussirent à chasser Mahuad pour tout perdre ensuite. Antonio Vargas est cité clairement : « *Les pressions de la droite et des USA provoquèrent la démission de Mendoza. Pour nous il s'agit d'une trahison, mais nous aimerions signaler que le soulèvement continuera jusqu'aux ultimes conséquences.* »

7 — Ceci étant le journal précise bien que cette action continuée ne se fera pas par la prise de Quito puisqu'ils décidèrent de se retirer vers leurs communautés. « *Nous avons eu la tête de Mahuad et nous allons la réduire* » déclara un indigène mi-sérieux mi-farceur. Référence aux coutumes indiennes.

8 — Francisco Huerta ancien candidat à la présidence et sous- directeur de **L'Expreso** de Guayaquil est l'homme en vue du nouveau gouvernement Noboa, **El Expreso** qui dans son édito au sujet des événements du Vendredi centrera son propos sur le rôle de l'armée.

9 — Qu'y a-t-il derrière la dollarisation? Les privatisations ! Par cette opération monétaire le prix des entreprises publiques va devenir plus clair et les grandes manoeuvres sont en place pour la vente d'un secteur public qui n'avait pas encore été touché. L'argentin Clarin indiquera les tarifs : 15 à 20 millions de dollars pour le secteur pétrolier (Elf au travail) ; 7 000 millions de dollars pour le secteur électrique ; 2 à 3 millions de dollars pour les télécommunications. Par la vente des entreprises, l'Etat peut espérer de grosses rentrées financières.

10 — Si La Hora ne se plonge pas dans les questions économiques, le journal continue de rendre compte le lundi et mardi suivant le soulèvement, des différents points de vue. Paco Moncayo est par exemple présenté sans ironie aucune à partir de ses déclarations : « *La vieille classe politique a commencé une chasse aux sorcières contre ceux qui firent tomber Mahuad.* » D'autres langues utilisent-elles cette formule de chasse aux sorcières? Paco Moncayo se fit chasser de son poste de député et annonce que si on veut l'arrêter, il attend la prison sans problème.

11 — La Conaie aussi aura la parole et dans le même mouvement un bel article sur l'hypothétique procès des assassins de **Jaime Hurtado** (voir document en fin de livre). Jusqu'à l'opinion de Chavez que le journal développe ! « *A Mexico Mahuad me fit un exposé si dramatique de la situation de son pays que j'en fus ému. Il m'indiqua que la dette externe d'Equateur est si grande qu'elle emporte la valeur de tous les impôts, pas une part, non, la dette emporte absolument tout.* »

12 — Le samedi matin, au moment où à Quito **Gutiérrez** perdait la liberté, les bureaux de vote de la province de Guayas où vit 22% de la population et qui concentre toutes les richesses du pays, s'ouvraient pour décider de la fameuse autonomie donc voici la traduction en chiffres : « *Que 50% des impôts qui naissent dans la province restent à la province.* »

13 — **La Hora**, pour la période consultée, ne tomba pas dans les travers de Vistazo qui tout d'un coup voulut aller uniquement dans les couloirs du pouvoir pour parler seulement des querelles internes aux autorités. **Vistazo** alla jusqu'à attribuer tous les maux du pays à une lésion cérébrale que Mahuad aurait eu en avril 1997. Il était temps que les Indiens s'en aperçoivent pour libérer le pays des mains d'un infirme !

14 — Après le reflux il y a eu quelque part dans le pays une assemblée générale extraordinaire de la Conaie et le communiqué a été publié par La Hora, un communiqué signé du vice-président **Ricardo Ulcango. Antonio Vargas** dira au journal Chilien **Que pasa**, qu'il participa au débat et qu'il ne se cache pas. La Conaie va recueillir des signatures pour demander une consultation nationale sur la révocation du Congrès et de la Cour suprême. Et il est demandé de décréter le 21 janvier date civique du souvenir national pour rappeler ainsi le triomphe du mouvement indien et des mouvements sociaux.

15 — Plus tard j'ai découvert un autre journal utile : **Hoy**. Même si, comme au Pérou, les militaires occupent une place centrale dans l'édifice du pouvoir, des journalistes assument courageusement leur rôle. Il s'agit là d'une caractéristique de l'Amérique latine. La presse, avec moins de liberté qu'en France, m'y apparaît plus vivante. Rien à voir par exemple avec la presse tunisienne qui ne montre que révérences au dieu président.

Documents :

A - Rencontre entre Juan Jesus Aznarez et Antonio Vargas après les événements

Ne craignez-vous pas des soulèvements armés dans des secteurs du peuple indigène ?

La Conaie vu l'expérience d'Amérique centrale et Colombie a décidé que la lutte serait pacifique, humaine, spirituelle, avec la conscience propre pour un changement total. Les masses sont sorties et réussirent à paralyser le pays. C'est beaucoup plus grand que la lutte armée, c'est une prise de conscience dans le corps, le coeur et l'esprit de tous les secteurs sociaux que l'unité fait la force. Par la lutte armée d'autres ont triomphé mais ensuite sont tombés.

Le jour où vous avez quitté Quito des Indigènes disaient « nous reviendrons avec des armes ».

Non, ne nous trompons pas, avec les armes de la conscience et de la vérité que nous avons.

Un groupe de guérilleros peut-il se former en Equateur ?

Jamais. C'est difficile.

Pourquoi le triumvirat qui prit le pouvoir tomba ?

La pression du peuple était de prendre la présidence. Il y avait les généraux des trois armes qui n'acceptèrent pas que Lucio Gutiérrez soit dans la Junte de sauvegarde nationale. Ils demandèrent que ce soit Carlos Mendoza et jurèrent devant Dieu qu'ils allaient continuer la Junte de gouvernement. Deux heures après Mendoza est venu dire qu'il renonçait. Il a trahi la patrie. Les colonels firent confiance aux généraux car dans un cas contraire il y aurait eu une tuerie entre militaires. Jusqu'à un général qui nous fit prier tous un Notre Père.

Mendoza dit que c'était une stratégie dans l'attente qu'arrive le vice-président Gustavo Noboa.

Ce ne fut pas ainsi. Ils nous dirent qu'ils avaient changé d'opinion. Les USA et la droite firent pression.

Les USA sont intervenus ?

Nous sommes une colonie des USA. Ici les gouvernements sont à genoux devant les USA.

A quoi doit-on cette marche arrière des généraux ?

Par la peur de la droite. Nous allons en finir avec la corruption et les généraux aussi sont dans la corruption.

Vous avez abandonné pacifiquement le Congrès. Vous n'avez pas prévu de résister ?

Nous n'étions pas armés pour résister. Cette lutte est celle d'une grande patience.

Les indiens sont revenus déçus dans leurs maisons.

Non. Ils retournèrent encouragés. Si nous n'avions rien fait, nous aurions été déçus.

Vous ferez à nouveau confiance aux généraux ?

Avec cette expérience nous ne pouvons plus faire confiance à personne.

Nous ne faisons aucune confiance au pouvoir. Il doit changer totalement la Cour suprême de justice, les institutions corrompues. Nous allons voir ce qu'il va faire. Avec Jamil Mahuad nous avons eu des espoirs de changement qui se changèrent en dialogue de sourds. Maintenant tout dépend de ce que va faire le président.

Vous vous opposerez à la dollarisation de l'économie ?

Nous allons nous y opposer sans savoir exactement ce qui va se passer. Nous sommes dans l'opposition. S'ils ne font pas marche arrière dans leurs programmes d'ajustement financier et économique une grande explosion sociale peut se produire allant jusqu'à la guerre civile.

Les mobilisations vont se poursuivre ?

On va les suspendre momentanément mais les parlements régionaux vont continuer. Nous sommes en train d'éduquer le peuple équatorien.

B - L'élection de Mahuad

Peut-être est-il temps de revenir sur l'élection de Jamil Mahuad.

Je vais le faire à travers l'opinion de **Diego Cornejo Menacho** qui publia à ce moment là un bel article dans *Brecha* revue d'Uruguay où il prend deux idées les paradoxes et les drames de l'Equateur.

Paradoxes : Le 7 février 1997 Abdalà Bucaram est chassé par une révolte populaire et pacifique mais un an après le candidat qu'il soutenait, Alvaro Noboa faillit l'emporter ! Parce que les hommes qui remplacèrent Bucaram furent pire qu'eux. Se désignant du nom de duo dynamite, ils pillèrent le pays et le bras droit d'Alarcon se trouve donc aux USA pour y vivre une retraite dorée de voleur d'argent public.

Drames : 80% de la population atteinte de pauvreté, le littoral détruit par le Nino si bien que le combat classique Sierra contre Costa, cancer inévitable de la vie nationale trouva dans l'élection une raison de se réveiller : Noboa l'homme de la côte contre Mahuad l'homme de la montagne qui avait fait des exploits en tant que maire de Quito.

Il y eut seulement 100.000 voix de plus pour Mahuad dont le vice-président était aussi un Noboa de la côte. Un des pouvoirs en place, Leon Febres Cordero, l'actuel maire de Guayaquil se trouva renforcé, en tant que responsable d'un parti charnière (le PSC).

L'homme de la côte, le Noboa battu, était un milliardaire, roi de la banane « une sorte d'Aristote Onassis tropical et andin ».

C - Sur le pouvoir des USA.

Le 8 février, sans le moindre commentaire, le journal La Hora publiait ce bref article qui je l'espère en finira définitivement avec la question du pouvoir des USA sur l'Equateur.

« L'ambassadrice des Etats Unis en Equateur, Gwen Clare, a eu une réunion hier au Palais du Gouvernement avec le président Gustavo Noboa et le secrétaire à l'administration pour évaluer la situation économique et sociale du pays.

Le principal thème traité, suivant ce qui a transparu, fit le point sur la sécurité politique et juridique interne depuis la chute de l'ex-président Jamil Mahuad. La question de l'aspect légal de l'amnistie ou de la sanction des militaires et civils qui participèrent au soulèvement du 21 janvier a aussi été approfondie.

L'autre thème abordé fut le schéma de dollarisation qui s'installe en Equateur pour laquelle il n'y a pas eu d'instruments de nature juridique. Dans ce contexte la situation sociale aurait été évoquée considérant que comme conséquence de la dollarisation et de la dévaluation du sucre, la population a été gravement frappée par les prix.

Et quant à la sécurité externe les entretiens auraient porté sur les opérations militaires étatsuniennes à Manta et sur la frontière nord pour le contrôle du trafic de drogue et de la guérilla. L'information est confirmée par Hoy qui précise une opinion de l'ambassadrice «Face au processus de dollarisation Gwen Clare indiqua que son pays restait neutre vu qu'il n'est ni pour ni contre un schéma monétaire décidé par le gouvernement.»

D - La démocratie

Dans ces conditions la démocratie devient-elle une farce ? L'Equateur permet, peut-être parce qu'il s'agit d'un petit pays, de grossir comme une immense loupe les caractéristiques de la situation. Quand les dictateurs sont élus, quand la classe politique fait le contraire de ce qu'elle dit, quand la population supporte de graves problèmes les pays deviennent ingouvernables et la première leçon de la crise c'est que ça va durer.

Bien sûr, une question a été posée de manière répétitive les Indiens souhaitent-ils la démocratie ? Ils ne sont pas les seuls en Equateur et il semble qu'ils aient voulu le pouvoir pour eux seuls. Comment différencier le droit de vote et le droit de la rue ?

L'autre question tient à la présence des militaires. Pour la comprendre il faut rappeler qu'ils parlent quechua comme la population, qu'ils sont membres de l'armée de terre et donc au contact du peuple (marine et aviation ont des conceptions différentes) et que les colonels faisaient partie depuis longtemps «des militaires éclairés» qui dans divers lieux firent des propositions de plan anti-corruption. Pour la continuation de la lutte, il faut compter sur la femme de Gutiérrez qui précise qu'après 18 ans de mariage, ils ont une modeste maison, pas de femme de ménage, pourtant elle-même a un emploi : elle est médecin dans un dispensaire. Ils ont deux filles de 15 et 10 ans.

Il semble que l'accord avec les militaires ait eu une contrepartie : aucun lien de la Conaie avec le MPD (Mouvement populaire démocratique qui est présent au Congrès et fait figure de parti très actif à gauche) ce qui aurait isolé les Indiens et favorisé en retour le sentiment raciste contre eux.

E — La manipulation

Que dire de la manipulation d'un mouvement aussi puissant que celui qui se présenta aux portes de Quito ? Antonio Vargas et la Conaie ne sont pas responsables de la trahison mais de ne pas avoir prévu la trahison. A plusieurs, ils avaient inventé une complémentarité dont on sait qu'elle est perdue, mais sans pertes humaines, si bien qu'à présent les routes de l'unité peuvent reprendre. Le 7 février Antonio Vargas et Salvador Quishpe rencontrèrent Luis Alvarado Quatro dirigeant du Mouvement paysan de la solidarité et l'après-midi ils étaient à Guayaquil pour rencontrer la Fédération de petits commerçants des baies. Pour mieux remplir encore sa journée le dirigeant indien fit une conférence de presse pour indiquer qu'ils lançaient une pétition avec un objectif de 5 millions de signatures pour demander une consultation populaire.

Qui est donc cet autre membre de la Conaie, Salvador Quishpe ? Président de Ecuvarunari, (pour Ecuador et Runa qui signifie homme indigène en quechua) il a 28 ans et étudie la sociologie et la linguistique à San Francisco. Il s'annonce comme un des futurs dirigeants indiens avec une fidélité de fer à la Conaie. Voici les questions qui lui furent posées.

- Il y a eu de fortes critiques pour la confiance faite aux militaires.

Pas du tout. Ce fut un travail qui se réalisa entre militaires et mouvements indigènes à partir d'une proposition qui naquit dans les communautés indigènes pour en finir avec la corruption. Notre proposition était qu'en chemin il fallait mettre en marche des forces nouvelles pour ne pas avoir à tout régler nous-mêmes.

Pourquoi s'adresser aux Forces Armées qui se doivent de défendre l'ordre constitutionnel et non imposer des présidents ?

On croit que les Forces Armées n'ont qu'à réprimer le peuple parce que c'est ce qu'elles ont historiquement fait, mais les choses changent sociologiquement et la grande majorité des Forces Armées a dit : « nous n'allons pas continuer de frapper le peuple quand existe la corruption. »

-Si la Conaie était au gouvernement les militaires pourraient la chasser ?

Ceci est un chemin. Dans les luttes il y a toujours des risques mais nous ne pouvons attendre le pays parce que les risques supposés sont grands.

Si vous êtes un mouvement indigène et non un mouvement politique pourquoi demander la dissolution des pouvoirs d'Etat ?

Nous ne pouvons agir seulement sur un terrain. Une société et ses membres évoluent dans divers niveaux et les Indiens ne pouvaient rester que sur le terrain culturel et paysan. Nous sommes dans notre plein droit de nous considérer comme coresponsables du destin du pays. Nous avons fait de la politique depuis les années 80 au travers de diverses propositions démocratiques. Nous n'avons pas cherché à prendre le pouvoir pour nous mêmes. De toute façon le pouvoir n'est pas au Palais du Gouvernement ni au Palais du Congrès, il est dans nos communautés. Là-bas nous allons continuer de travailler en demandant par exemple aux responsables politiques qu'ils n'emprisonnent pas seulement les saouls mais qu'ils accomplissent leur mandat de coordinateur des actions au bénéfice du peuple.

F - Le combat des Indiens serait-il sans avenir ?

Vu d'Europe nous savons qu'économiquement les paysans sont appelés à tomber partout à moins de 10% de la population active et géographiquement que les montagnes sont pour le mieux destinées au tourisme.

S'agit-il pour les Indiens d'inverser cette tendance lourde de l'histoire ? Avant d'entrer dans le discours économique, j'ai envie de répondre que toute lutte vaut pour ce qu'elle apporte de dignités avant tout avantage économique et demain quel que soit la situation cette histoire de dignités aura une immense valeur. Mais ceci étant que dire économiquement ?

Antonio Marraco, ingénieur civil espagnol résident en Equateur, pose la question dans *Hoy : Que faire avec les Montagnes ?*

Pour lui l'agriculture des Indiens ne peut plus être compétitive pas plus que les petits ateliers des Andes, donc pour qu'ils se défendent, il faut que l'Equateur consacre ses maigres ressources à développer les potentialités qui existent sur la côte (sauf pour le cas des fleurs) en créant une agroindustrie tropicale avec des programmes de formation professionnelle qui permettent un déplacement graduel des populations de la Sierra vers la Côte.

J'avoue ne pas connaître la réponse à cette question qui suppose des efforts de recherches alternatives en matière économique. Pourquoi persister à vivre au cœur des Alpes si la vie devient plus simple dans les vallées ? Je pense que le gigantisme « des économies d'échelle » a commencé à atteindre ses limites et que l'agriculture industrialisée si elle diminue le nombre de paysans augmente le nombre d'emplois annexes ce qui fait que l'industrie y gagne toujours sans que la société soit plus belle. S'il faut ensuite dépolluer, si la terre est tuée par les engrais, s'il faut se soigner pour cause d'atteinte à la santé etc... alors les recherches en matière d'agriculture alternative deviennent plus sérieuses. Avec un prix des transports relativement bas, les Poderosos veulent développer le commerce à faire exploser les circuits de communication. Pourquoi ne pas manger d'abord les fruits qui poussent à portée de la main ? L'idée sous-tendue par l'ingénieur consiste à déduire le bonheur d'un peuple de ses capacités d'exportation. Mais on exporte chez qui ? Si les importateurs disparaissent que va devenir cette logique ? Il faut tendre vers des équilibres mutuels plus que sur des spécialisations à outrance? Bref le débat est lancé.

Pour terminer comme nous avons commencé, voici l'opinion d'un péruvien avec lequel j'apprends le castillan depuis bien des années. Je la comparerai avec celle qu'il développe concernant Néstor Cerpa.

G - Le point de vue de trois écrivains

1 - Le point de vue de Mario Vargas Llosa

Il est sans doute heureux de titrer *Fujimorazo en Ecuador* car avec le cas de l'Equateur, il peut dénoncer une fois de plus, un de ses ennemis de référence : Alberto Fujimori qui l'a battu en 1990 à la présidentielle péruvienne. Un symbole de la démocratie comme façade d'un pouvoir militaire.

Un fujimorazo c'est ce que Louis-Bonaparte organisa le deux décembre 1851 : un auto-coup d'état. Un président en exercice s'appuie sur l'armée pour se donner des pouvoirs exceptionnels, en particulier en dissolvant la Chambre et organisant un nouveau contrôle du suffrage universel.

Fujimori était un président sans parti politique et donc avec des rapports difficiles avec son Congrès et en 1992 il fit sombrer à nouveau son pays dans l'arbitraire.

Incontestablement, Gustavo Noboa a été obligé de s'abriter derrière l'armée pour arriver au pouvoir même s'il a obtenu une nomination factice par un Congrès qu'il a d'ailleurs dissous quelques jours après.

Qui plus est Mahuad aurait voulu lui aussi réaliser un fujimorazo mais il n'a pas assez caressé les militaires dans le sens du poil.

En même temps Mario Vargas Llosa insiste sur le côté farce des événements (*mojiganga*), un peu comme dans *Caretas* où il écrit tout les quinze jours. Ce côté là vient des Indiens dont il ne sous-estime pas la misère mais dont il est incapable d'imaginer l'ingéniosité. Voici les seuls passages sur les Indiens dans son long article dont les premiers mots touchent au président déchu «*Le détail pittoresque et tragique est apporté par la masse paysanne des Indiens exploités et marginalisés qui croyant se rebeller contre la misère et l'injustice servirent de masse de manoeuvre pour les militaires golpistes afin de présenter la défenestration du légitime président d'Equateur comme un mouvement de salut national* ».

«*Des milliers de paysans — le secteur le plus pauvre et le plus exploité de la société équatorienne — convergèrent vers l'antique cité, mobilisés par une juste colère, mais totalement inconscients d'être utilisés par les chefs militaires pour leurs desseins secrets.*»

«*Les Indigènes déconcertés furent renvoyés à leurs communautés — avec leur faim et leur marginalisation — et dans une conférence de presse, leur frustré dirigeant, Antonio Vargas, protesta indigné pour la trahison et la tromperie dont il fut l'objet.* »

Rien sur les Parlements, leurs revendications, leurs espoirs.

Vargas sera cité en homme amer, ce qu'il n'est pas comme le montre déjà la suite des événements. S'il a dénoncé la trahison, incompatible avec leur honneur indien, c'est celle très précisément des chefs militaires, avec la charge qu'ils ont à présent sur les bras : libérer les colonels emprisonnés.

Je voudrais, à cette occasion, insister sur un point : La Conaie n'a pas délégué ses pouvoirs aux colonels qui auraient délégué le leur aux généraux. Il y a eu complémentarité des rôles, avec des accords fixés où chacun avait sa responsabilité. La Conaie n'a en aucun cas le désir de se substituer à l'armée en jouant un rôle militaire. Il est incroyable de constater que ceux-là même qui refusent d'étudier l'organisation exceptionnelle des Indiens sont les mêmes qui ensuite évoquent une Conaie à la remorque des militaires.

Par ailleurs, Mario Vargas Llosa évoque sans détour le rôle des USA.

« *Suivant la presse nord-américaine, il y a eu au moment de la prise de pouvoir du triumvirat, une discrète réunion de l'Ambassadeur des USA avec les chefs militaires factieux à laquelle assista, en plus du général Mendoza, le chef du Commandement Conjoint, le général Telmo Sandoval. L'Ambassadeur leur a fait savoir que Washington désapprouvait le coup d'Etat et qu'en conséquence, L'Equateur serait déclaré inéligible pour recevoir n'importe quelle classe d'aide financière et serait converti en paria international.* »

En défenseur acharné du néo-libéralisme Mario n'en conclut pas à la mauvaise conduite des USA mais à l'incompétence de la classe politique équatorienne qui, au lieu d'appliquer sérieusement les politiques néolibérales, laisse le pays sombrer dans la corruption. Il a eu la même analyse par rapport à la situation de Chávez au Venezuela. Il reconnaît qu'il est arrivé au pouvoir suite à l'échec des partis démocratiques, pour en conclure que la solution était dans plus de libéralisme. Il n'oublie pas de dire que Mahuad fut un économiste d'Harvard, paraissant honnête mais qui fut incapable de faire « *les réformes de bases économiques et sociales qui auraient permis au peuple d'identifier liberté et légalité avec justice et possibilité de développement personnel* ».

Exactement comme au Pays des Soviets où la théorie toujours bonne souffrait d'applications foireuses. Le pragmatisme nord-américain qui fait la force du système ne fonctionne pas ainsi : s'il y a corruption c'est la manifestation même du système et non sa maladie. Mais alors pourquoi les USA sont épargnés par cette corruption ? Leurs richesses, obtenues par le pillage du monde, permettent une distribution plus large des miettes. Mario Vargas Llosa écrit « *L'Equateur, en plus du pétrole dispose d'autres multiples ressources naturelles.* ». Mais où vont ses richesses ? La corruption n'en avale qu'une partie et de toute façon où se réfugient les corrompus ? Le plus souvent à Miami Pour jouer de la complexité des USA il aurait pu mentionner l'existence du Centre Carter qui aida «les militaires éclairés» à concevoir un plan anti-corruption.

Comparaison avec l'opinion émise peu après la prise de l'Ambassade du Japon à Lima par le MRTA

Je découvris l'article de Vargas Llosa sur les marches de la poste de Gérone en Espagne à la fin décembre 1996 et je me souviendrai toujours de l'émotion ressentie à ce moment-là. L'écrivain est devenu plus tendre avec Antonio Vargas qu'il l'a été avec Néstor Cerpa (tous d'eux issus de la forêt vierge mais chacun la sienne) puisqu'il confondit ce dernier avec les terroristes du Sentier Lumineux or ils firent bien moins de morts (et aucun dans la prise de l'Ambassade où ils périrent tous). Le juge Mario au sujet de la révolte de Néstor Cerpa n'y va pas avec le dos de la cuillère : «*Le nombre de tués et l'échelle de la terreur n'atténue en aucune manière l'iniquité éthique du crime.* ». Il parle par principe comme quand il parle du néo-libéralisme : un principe qu'il suffit de bien réaliser.

Je commentais alors

« *La guérilla est condamnée en soi ce qui est plus facile que de rappeler l'infamie des pouvoirs.* »

Pour l'Equateur, Vargas Llosa reconnaît l'injuste sort des Indiens (en 97 il n'avait pas pensé à utiliser le mot injustice) mais comme pour Néstor Cerpa il insiste sur la manipulation car pour monter le plan d'attaque de l'Ambassade certains pensèrent que le MRTA fut aidé par des adversaires militaires de Fujimori.

Pour le Pérou il avait achevé son article de manière insultante vis-à-vis des révoltés :
« *Je veux terminer par mes propos du début: c'est-à-dire faire des voeux pour que tous les otages sortent sains et saufs même si le prix à payer c'est un voyage à la Havane pour le camarade Néstor et ses 24 compagnons modérés (un voyage à la Havane pour qu'ils se dorment sur le sable de Varadero avec la conscience du devoir accompli et les poches pleines de dollars.* » (il dit « modéré » en forme d'humour ce en quoi il n'excelle pas trop).

Or, Néstor Cerna l'avait dit : il refuserait de quitter le Pérou et, total, en guise de dollars, leurs poches regorgèrent de douleurs, celles qui les conduisirent à la mort.

Cette fois, pour l'Equateur, Mario n'a pas eu le temps de parler pendant la prise de pouvoir des Indiens, ce qui limita sans doute sa rage. Il a conclu son propos comme au début, en parlant d'un président de la république. Après Mahuad, il termina par Fujimori. Sa grande connaissance des pouvoirs, son travail acharné pour leur donner plus d'intelligence, plus de hauteur, plus d'honnêteté même, ce travail l'empêche de comprendre le sort du vaincu si ce n'est sous la forme de la charité.

Pour Néstor Cerpa un bon coup de Lebel. Pour Antonio Vargas juste un caramel.

Or l'un et l'autre portent autant d'humanité Que les pouvoirs accumulent de mondanités !

2 - Et Jorge Enrique Adoum?

Non, je ne pouvais pas laisser le dernier mot à Mario Vargas Llosa d'autant que j'ai trouvé l'intellectuel équatorien qui nous transporte au cœur de la culture populaire.

Il est né en 1926 à Ambato la ville des trois Juans : Juan Montalvo, père de la philosophie équatorienne, Juan Leon Mera, célèbre musicien qui écrit les paroles de l'hymne national, et Juan Benigo Vela, homme politique et essayiste.

Grâce à un voyage au Chili, Adoum devint le secrétaire personnel de Pablo Neruda en 1945. Un grand nombre de livres de poésies vont se succéder jusqu'à ce roman de 1976 qui va le faire connaître d'abord dans toute l'Amérique latine puis un peu en France : ***Marx et la jeune fille nue***.

Dans la foulée son *anthologie de la poésie équatorienne* publiée en 1979 sera également traduite dans notre pays. Pendant longtemps, Il dut vivre en exil, un exil d'exilé qui plus est, puisqu'il traversa l'Inde, la Chine, le Japon, Israël, la Suisse, l'Angleterre mais avec tout de même un point fixe, Paris, où il resta 20 ans.

A travers le monde, il se fit quelques amis : Galeano bien sûr, et autant Neruda que Parra, Asturias et aussi le musicien Atahualpa Yupanqui. Juan Gelma dont on cherche en Uruguay à découvrir un des disparus de sa famille. Et également Simone Signoret.

Parmi ses grands souvenirs, la chute d'Abdalà Bucaram qui lui rappela sa participation à la chute d'un autre président d'Equateur en 1944 quand Carlos Arroyo dut abandonner le pouvoir. Ce signataire des premiers accords de paix avec le Pérou en 1942, n'eut pas plus de chances que Mahuad. Le cas de Bucaram illustre le thème de la farce équatorienne puisque ce président était un fanatique du ridicule mais sa passion plus sérieuse, partagée par sa famille, consistait à voler le pays.

Jorge Enrique avait plus de 70 ans quand il participa, enthousiaste, à ces événements et ceci le renvoya aux émeutes du Mai parisien de 1968 : *« Ce fut un peu comme revivre l'expérience du mai 68 français, parce que nous fûmes tous unis : les femmes aux pantalons de soie et dotées de portables, les gens de la classe moyenne, des petites vieilles sur des chaises roulantes, les jeunes femmes les plus belles de Quito, les ouvriers des quartiers sud, et ce fut aussi la réunion de trois générations. »*
« Ce fut une fête très belle, ressemblant beaucoup à mai 68 mais proportionnellement plus importante. Dans le pays, nous fumons deux millions dans les rues. »

Sa vie durant Jorge Enrique Adoum fut marqué par la vie politique. Il était en Chine, en 1952, quand se produisit le coup d'Etat qui en fit un exilé. Une femme qu'il adorait disparue un jour dans les geôles d'un voyou laissant Jorge Enrique entre espoir de la retrouver et crainte de la perdre.

En fait, quand il découvrit son nom sur une liste de personnes assassinées, il fut «soulagé». Bien après, il décida d'écrire un roman sur la torture qu'il publia juste avant la chute de Bucaram.

Voilà pourquoi il supporta mal que Mario Vargas Llosa puisse écrire « *qu'il serait terrible pour la démocratie argentine qu'elle punisse les militaires* ».

« *Je voulais que mon livre nous frappe tous pour refuser consciemment le retour de la torture et pour ne pas pardonner aux coupables leurs crimes.* » Ce livre c'est ***Ciudad sin angel*** de 1995.

Dans un entretien avec un journaliste uruguayen de la revue ***Brecha*** il explique comment il découvrit l'Amérique

-« Pensez-vous que c'est de l'extérieur que l'on découvre l'unité de l'Amérique latine ?

-Pour moi ce fut ainsi. Ma découverte de l'Amérique tient à deux faits — la distance et l'expérience de la révolution cubaine. J'ai découvert que nos pays étaient les provinces d'une grande nation. Peut-être l'arbre cache-t-il vraiment la forêt ? Vu d'Europe les accords de Omar Torrijos avec Jimmy Carter sur le canal de Panama me rendirent fier et la dictature sanglante de Pinochet me fit mal comme si c'était en Equateur. C'est ainsi que je me rendis compte que j'étais latino- américain. »

Cette Amérique qu'il nous reste à découvrir !

Si j'avais eu connaissance de tout ce que je viens d'écrire, en plus des films que j'ai vu au Festival de Cinéma d'Amérique latine de Toulouse j'aurais ajouté, ***Marx et la jeune fille nue***. A partir du roman de Jorge Enrique, Camilo Luzuriaga réalisa un des rares films équatoriens à passer les frontières. Il obtint le prix Goya de l'Académie des Arts Cinématographiques d'Espagne.

3 - Un texte de Luis Sepúlveda

Un homme appelé Vidal

Quand Jorge Icaza (1) publia *Huasi-pungo*, les grands propriétaires terriens, l'Eglise et les Opulents d'Equateur furent scandalisés par le thème du roman, mais aucun latifundiste, curé ou entrepreneur, ne montra la moindre commotion devant le panorama de l'exploitation, l'humiliation et l'extermination dont furent victimes les paysans et les Indiens des montagnes andines d'Equateur, du Pérou et de la Bolivie.

Je fus pour la première fois en Equateur en 1977 (2) et le panorama continuait d'être tel qu'il fut décrit par Icaza. Des gens sans droits, sans ressources, des gens sans autre protection que la nuit froide et silencieuse, parce qu'ainsi l'obscurité leur permettait de se raconter leurs rêves et leurs désirs.

Et cette année-là, j'ai rencontré Vidal.

Je me souviens que j'étais assis à la table d'un marché (3) de Cayambe où je réglais mon compte à un savoureux cochon d'Inde (4) cuit à la braise. Je fixais un homme qui s'approchait d'une manière secrète des paysans, des Indiens qui s'offraient comme chargeurs à qui il parlait presque à l'oreille. A ceux qui ne s'éloignaient pas à toute vitesse, il donnait un des tracts qu'il sortait comme un prestidigitateur des replis de son poncho.

Tout d'un coup on entendit le bruit des sifflets et en quelques minutes, le marché fut envahi par la police. L'homme se mit le chapeau sur les yeux et se dirigea vers la sortie la plus proche mais en passant devant moi, il s'arrêta. Découvrant qu'elle était aussi fermée que les autres par les hommes en uniforme, il regarda brièvement les alentours et nos regards se croisèrent. Une formidable loi de la vie veut que les jodidos (5) se rencontrent. A lui, ils le poursuivaient, et moi, je commençais un exil de plusieurs années. Il s'assit en face de moi en prenant la bouteille de bière que j'avais sur la table. Il commença à me parler de poulets, et je le suivis dans la conversation. Quand les policiers passèrent à nos côtés, nous bavardions des dégâts causés par la soif sur les animaux de basse-cour.

Je m'appelle Vidal, et je suis en train de convoquer une réunion syndicale, me dit-il, quand la réalité nous permit d'abandonner la conversation sur les poulets.

Nous sortîmes du marché et un peu plus tard, assis sur le banc d'une place, je lui demandai de me montrer un des tracts. C'était une feuille écrite à la main, en gros caractères, dont je ne compris rien, car ils étaient en quechua.

Ils sont rares ceux qui savent lire mais ça n'a pas d'importance ; les mots écrits unissent et donnent des forces commenta Vidal.

Le soleil brillait très haut dans le ciel, il arrachait des scintillements au Pichincha très proche. Il aplatissait les chapeaux des Indiens qui passaient inclinés, portant toutes sortes de charges sur le dos.

Ce sont les Huasi-pungo de la ville. Il n'ont pas de terre et portent n'importe quoi pour un morceau de pain. Ils vivent et meurent dans la rue, me déclara Vidal.

Tu me dis t'appeler Vidal. Et ensuite ? je me souviens lui avoir demandé : Vidal et rien d'autre ?

-Oui, car ça suffit ainsi. Tu veux venir à la réunion ?

En parlant, les « r » sortaient de sa bouche comme s'il les mastiquait, et ainsi avec son accent de la montagne, il me raconta le difficile travail d'un syndicaliste paysan. La fédération des paysans d'Imbabura naissait et était écrasée puis renaissait. Vidal portait sur lui le numéro qui légalisait le mouvement syndical et un carnet de cartes d'adhésion. Nous marchâmes deux heures dans l'immense nuit de la moitié du monde, jusqu'à arriver au lieu de réunion. Il y avait 20 personnes qui immédiatement partagèrent avec nous leur repas : des patates et un morceau d'estomac d'animal accompagné d'une eau-de-vie féroce.

Vidal parlait avec eux en quechua et le seul mot que j'arrivais à capter, était le mot compaiero. Les paysans approuvaient, posaient des questions ; par le ton des voix, je sus qu'ils discutaient et ils terminèrent en s'embrassant comme les mythiques conspirateurs qui partirent à l'assaut du ciel.

Vidal. Je l'ai accompagné à bien d'autres réunions clandestines, jusqu'à dessiner ensemble un mini programme d'alphabétisation tandis que lui me conduisait à travers l'histoire du monde andin et m'enseignait le quechua.

Je l'ai vu euphorique et triste, chantant et hospitalisé suite à des affrontements avec les latifundistes. J'ai vécu dans sa maison, et sa famille fut la mienne. Quand, en 1979, j'ai laissé l'Equateur, je savais que je m'éloignais d'un ami, d'un camarade inégalable, et je me lamentais de ne pas connaître son nom pour pouvoir lui écrire. La vie me conduisit par beaucoup de sentiers mais jamais je n'ai oublié Vidal ; et la vie elle-même, celle qui unit les jodidos, m'apporta, il y a seulement quelques semaines, un cadeau formidable : c'était une photo publiée dans un journal équatorien où j'ai vu mon ami, avec le Pichincha en fond, qui parlait à un groupe de paysans lors de l'inauguration d'une coopérative. La légende disait : « Vidal Sanchez, dirigeant syndical ... » Un homme appelé Vidal, Vidal Sanchez. Il avait raison Brecht :

« Il y a des hommes qui luttent toute leur vie ; eux sont les indispensables. »

Luis Sepúlveda

Notes de la traduction

1 - Jorge Icaza est un auteur équatorien

2 - En 1977 Sepúlveda sortait des prisons chiliennes.

3 - Les marchés latino-américains ont toujours un coin avec des tables pour manger.

4 - Le cochon d'Inde est un des mets de la cuisine des Andes.

5 - Je n'ai pas traduit ce mot «jodido» qui veut dire à la fois réprouvé, rejeté, marginalisé, mal en point, à côté de la plaque, agacé, agacent, dérangé, empêcheur de tourner en rond etc.

Epilogue

Qu'ai-je appris dans cette aventure ?

L'Equateur, occupant tout d'un coup l'actualité, nous sera présenté surtout à partir des pouvoirs en place qui pourtant, en l'occurrence, ne font pas l'histoire. Le mouvement indigène n'obtiendra que les miettes dans les journaux alors qu'ils déclenchèrent les événements évoqués. Et dans le récit sur le mouvement lui-même, son organisation sera elle-même réduite à la portion congrue.

Le point le plus positif tourne autour des entretiens réalisés avec Antonio Vargas et qui prouvent deux choses : les journaux aiment personnaliser autour d'une vedette, et les Indigènes avaient beaucoup à dire.

Au moment où je réalisais ce travail je suis allé écouter Daniel Mermet qui présentait son livre à la FNAC de Toulouse. J'ai noté que cet homme de radio digérait mal le fait que les chroniqueurs soient mieux payés que les reporters.

Incontestablement, dans ce travail j'ai vérifié que l'information la plus riche est venue de ceux qui pouvaient, sur place, aller au cœur de l'événement. Ce qui suppose des journaux capables de se payer des correspondants ou des reporters.

L'oeil extérieur m'est apparu aussi précieux que la lecture des journaux équatoriens car il se situe sur une piste double : celle qui suit les événements et celle qui suit les événements de son propre pays.

Sources

Livres :

L'homme de Quito, Jorge Icaza, Albin Michel, 1993

La poésie équatorienne, Jorge Enrique Adoum, Patino, 1993

Le vieux qui lisait des romans d'amour, Luis SepCilveda, Métaillé, 1992

Garabombo l'invisible, Manuel Scorsa, Belfond, 1988

La Vierge des Tueurs, Ferdinando Vallejo, Belfond, 1997

Journaux :

Pérou : La Republica, Caretas, El Comercio

Mexique : La Jomada, Proceso, Memorias, Excelsior

Espagne : La Vanguardia, El Pais, El Mundo

Equateur : La Hora, Hoy, Vistazo

France : L'Humanité, Le Monde, Libération, Le Monde Diplomatique, Espaces Latinos

Italie: Il Manifesto, L'Unita

Argentine : Pagina 12, Clarin

Chili : Punto final, Que Pasa.

La Conaie a un cite internet : <http://conaie.nativeweb.org/>

Ecuadormanta Runacunapac Jatun Tantanacui



Hors-texte

article de Point Gauche N°41 Mai-Juin 1999

Jaime Hurtado ne plaidera pas contre ses assassins.

Je vous informe que nous sommes le Mercredi 17 février 1999, à 13h30, dans une rue de Quito, Equateur. Un jeune homme, aux cheveux bouclés, doté d'un *blue jeans*, s'avance vers trois personnes tranquilles, tire sans angoisse, et laisse sur le carreau trois morts de plus dans la longue liste des assassinats de progressistes.

Il n'a pas eu peur des témoins, il n'a pas eu peur de lui-même, il a tiré sur les poitrines comme il l'aurait fait sur un animal.

Les combats de gauche de ce petit pays d'Amérique latine n'ont jamais eu le privilège d'arriver jusqu'à nos oreilles d'Européens sages en conséquence nous avons du mal à comprendre pourquoi, en 1999, un avocat de 62 ans comme **Jaime Hurtado Gonzalez** pouvait gêner au point de mériter un tel meurtre !

Aux côtés de Jaime meurent ce jour-là, son garde du corps et un ami.

Après son geste, le jeune aux cheveux bouclés se mit à courir puis à fuir dans une Suzuki, mais le crime était si peu masqué que la police n'eut presque aucun mal à le retrouver.

N'oubliez pas que le Président de la République bien qu'ayant décrété trois jours de deuil national, et la police si rapide à trouver les coupables, soient du côté du dirigeant politique assassiné. Face à la colère populaire dont on verra les jours suivants toute l'importance, ils ne pouvaient faire moins. Le jeune aux cheveux bouclés portait le nom de Victorino et ce simple surnom suffit à cette classe de personnes dont l'espérance de vie est de 25 ans, vu qu'ils sont sicaires en Colombie.

Ferdinando Vallejo de passage récemment à Toulouse a tracé le portrait des sicaires en question dans *la Vierge des Tueurs*. Des paramilitaires colombiens auraient décidé de ce meurtre avec Victorino comme bras armé et Gerardo Mutinez comme chauffeur.

Ils craignaient que Jaime n'organise une guérilla en Equateur. En fait le drame prend sa source dans les luttes des paysans pour conserver 1300 hectares que la riche famille Pimentel veut leur prendre. Au seul prénom du fils de Jaime, Lenin, le lecteur comprend que le combat du dirigeant du MPD ne date pas d'aujourd'hui. Lenin a suivi de près cet autre affrontement armé qui fit un mort de chaque côté dont un fils Pimentel pour le côté latifundiste. Parce que quelques dirigeants du mouvement paysan utilisèrent les locaux du MPD, les adversaires décidèrent de faire de Jaime le responsable de la mort de Robert Pimentel. Pour compléter le tableau il faut préciser que le MPD a dénoncé le gouverneur de cette région du pays comme narco-trafiquant.

Le vieil homme avait encore devant lui de belles journées de luttes mais c'est ainsi. D'autres prennent déjà la suite si bien que le pays vient d'être mis sous haute surveillance pour riposter aux grèves générales qui le paralysent: un million «d'Indiens archaïques»

bloquent les routes pour se faire entendre. Le gouvernement a cédé à leurs revendications jusqu'au moment où il pourra contourner la révolte.

Mais pendant ce temps, dans la Colombie voisine, l'élection d'un nouveau président a suscité quelques espoirs d'apaisement, sauf que la mort de Jaime aurait des ramifications dont le cœur serait la décision nord-américaine d'en finir avec la vieille guérilla du FARC. Fujimori au Pérou a promis son aide vu son expérience «anti-terroriste». Les latino-américains souffrent de plus en plus sous les conseils du FMI, aussi tout esprit de révolte doit être éliminé. Clinton a été obligé de demander qu'on pardonne les USA pour les malheurs provoqués par son pays au Guatemala où les Etats Unis armèrent les escadrons de la mort qui, pendant les années 80 tuèrent 200.000 Mayas d'après un rapport que l'ONU vient de rendre public. Les militaires guatémaltèques se sont payés le luxe de financer un chercheur universitaire pour éplucher la vie de **Rigoberta Menchu** afin de rétablir en la matière «toute la vérité » par une grande campagne de dénigrement (elle vient de se défendre mais qui l'a entendue ?). Dans ces conditions, Clinton n'osa pas rencontrer le président du Nicaragua trop pourri. Côté Paraguay, c'est la cacophonie suite à l'assassinat d'un vice-président qui entraîna la démission du président. Au Venezuela, le nouveau président pense progressiste d'en finir avec son Congrès. Au Brésil, la crise économique met le pays au bord de l'explosion. Quant à l'affaire Pinochet, suite au combat acharné de victimes du Général, grâce à l'action décisive d'un juge espagnol, nous avons enfin un peu de baume au cœur. Ouf !

En conclusion, Jaime, je me demande pourquoi tu n'as pas eu le bon goût de mourir d'une mort moderne ? Pourquoi tu n'as pas eu le bon goût de mourir d'un accident de la route, d'un excès de cholestérol ou d'ennui ? C'est vrai, j'oubliais : le temps des Sicaires est parmi nous. Dormons en paix.

Jean-Paul Damaggio

Le calendrier a fait que le cas de Jaime Hurtado fut traité par la Justice au moment des événements. Si trois hommes Viejo Men dit Vitorino, Henry Gil et Milanta restaient en prison, d'autres étaient libérés faute de preuves Ponce Cristian, Aguirre Washington, Merino Serguei. L'enquête n'est pas remontée très haut dans les sphères du pouvoir. Le seul député noir, un ancien candidat à l'élection présidentielle, ce dirigeant du MPD reste victime d'un acte impuni alors que les coupables ont été arrêtés
A suivre sans doute.